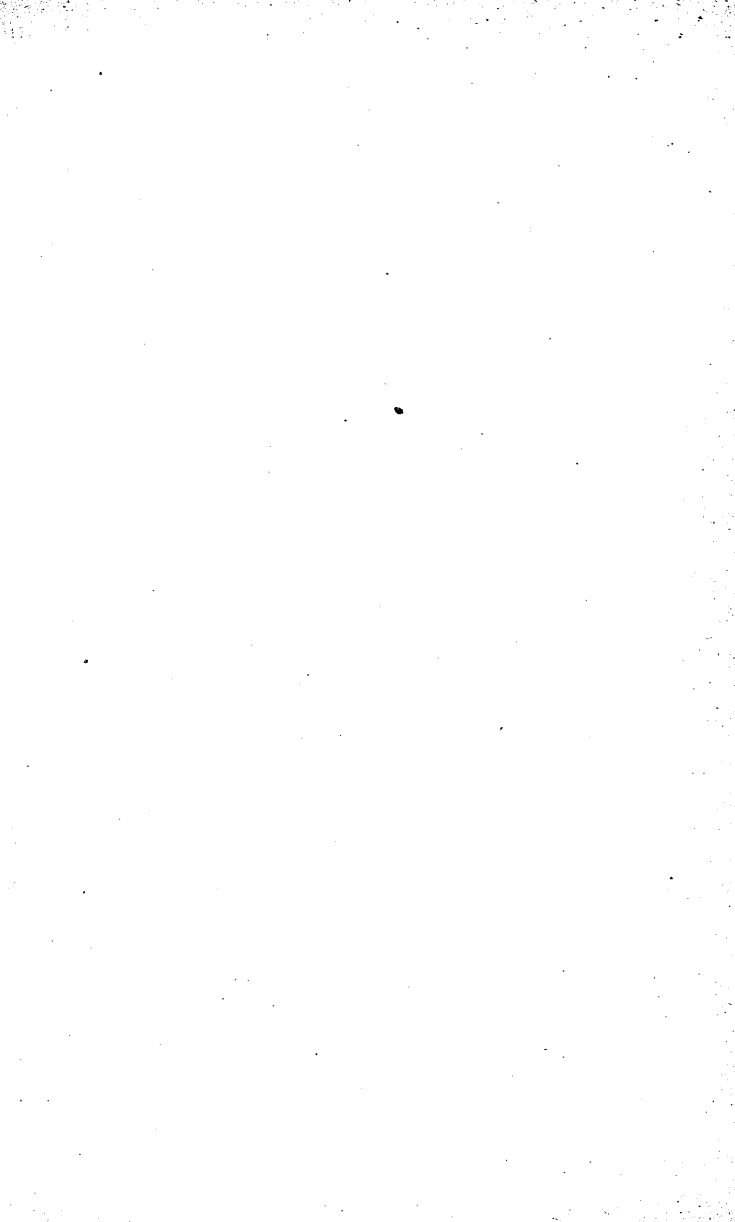






The University of Chicago
Libraries







MÉTAPHYSIQUE & VIE

La Certitude sur l'Existence de Dieu

PAR

R. LORTAL, P. S. S.

Professeur
au Grand Séminaire d'Avignon

LETTRE-PRÉFACE DE M. AD. TANQUEREY



AVIGNON

LIBRAIRIE AUBANEL FILS AÎNÉ

Imprimeur-Éditeur, 15, Place des Études

—
1930

Tous droits réservés.

Certitude sur l'Existence de Dieu

NIHIL OBSTAT :

M. THÉROND, p. s. s.

IMPRIMATUR :

Avignon, le 4 Novembre 1929

† GABRIEL, *archevêque d'Avignon*

MÉTAPHYSIQUE & VIE

La Certitude sur l'Existence de Dieu

PAR

R. LORTAL, P. S. S.

Professeur
au Grand Séminaire d'Avignon

LETTRE-PRÉFACE DE M. AD. TANQUEREY



AVIGNON

LIBRAIRIE AUBANEL FILS AINÉ

Imprimeur-Éditeur, 15, Place des Études

—
1930

Tous droits réservés.

BT101
L8



Duo

LETTRE-PRÉFACE

CHER MONSIEUR LORTAL,

Après cinquante ans d'enseignement, arrivé, comme je le suis, au soir de la vie, je me réjouis de voir de jeunes disciples écrire des œuvres de valeur. De bonne heure j'avais remarqué en vous une aptitude spéciale pour la Métaphysique, où vous aimiez à chercher la raison dernière des choses.

Aussi je ne m'étonne pas que la certitude métaphysique de l'existence de Dieu ait fasciné votre esprit pénétrant, et que vous ayez voulu projeter sur cette question de nouvelles lumières.

Vous le faites en distinguant avec raison l'arrivée à l'être par la création et l'arrivée à l'existence qui suppose l'essence déjà sortie du néant ; la conservation dans l'être et la conservation dans l'existence. Distinctions qui paraissent subtiles de prime abord, et qui sont cependant solidement fondées en philosophie thomiste.

Quand les plus intelligents de vos lecteurs auront vu l'usage que vous en faites pour mieux mettre en lumière les preuves de l'existence de Dieu, surtout les deux dernières, ils seront de votre avis.

Ainsi ils comprendront mieux la valeur de la preuve tirée de l'ordre du monde, que vous rattachez à celle de la contingence. N'est-ce pas en effet le moyen d'arriver à cette Intelligence infinie qui est Dieu ?

Assurément votre brochure ne se lira pas comme un roman. Mais les esprits sérieux qui auront le courage de vous suivre jusqu'au bout, en seront récompensés. Ils y trouveront une synthèse puissante, où toutes

les preuves sont reliées entre elles et ramenées à l'unité ; des arguments, qui dans leur brièveté sont poussés à fond ; une certitude plus profonde résultant de leur enchaînement logique ; une clarté lumineuse, fruit de distinctions réelles et bien exposées. Nous sommes ici en pleine et sereine métaphysique, qu'il ne faut pas confondre avec une mathématique abstraite, mais qui est vraiment la science des réalités les plus solides du monde suprasensible.

Vous avez donc cher Monsieur Lortal, atteint le but que vous vous proposiez, et conduit vos lecteurs à la certitude métaphysique absolue de l'existence de Dieu. « Oui, diront-ils avec vous, il existe un Etre universellement et infiniment parfait, Cause et Fin, de tous les autres êtres. Oui, en vérité Dieu existe ! » Et, avec vous, ils prieront pour que ce Dieu soit mieux connu et mieux aimé.

Aussi je souhaite un plein succès à votre substantielle brochure, qui, je l'espère, sera suivie de plusieurs autres. Votre bien affectueusement dévoué.

Ad. TANQUEREY, p. s. s.
Supérieur honoraire de la Solitude.

Aix-en-Provence, le 6 février 1930.

AVANT-PROPOS

Pourquoi ce petit livre ? N'a-t-on pas déjà dit tout ce que l'on peut dire sur ce sujet ? L'auteur a pensé qu'il restait quelque chose à faire pour le grand public éclairé et un peu averti déjà des questions qui se posent. Il a pensé qu'il fallait insister pour ce grand public sur la *preuve par l'ordre* du monde. Il a pensé aussi qu'après la critique présentée par le cardinal Billot en particulier, de la *preuve par l'ordre moral*, il était nécessaire de montrer dans quelle mesure elle pouvait encore être utilisée. Ayant constaté un certain flottement dans des revues philosophiques sur telle ou telle preuve de l'existence de Dieu, *la 4a via* en particulier, il a voulu tâcher d'en établir la véritable interprétation. Il a voulu montrer le lien qui unit les diverses preuves, montrer à quelle certitude elles conduisent.

Le problème de l'existence de Dieu étant un problème proprement philosophique, il n'a fait qu'indiquer comment le problème se pose pour les esprits scientifiques si nombreux aujourd'hui : la solution *complète* en effet et *certaine* ne peut être donnée que par la philosophie.

Du reste, en livrant le résultat de ses pensées, il espère aider ses lecteurs à penser mieux que lui. Il n'a pas dit le dernier mot de la science de Dieu ! Si par endroits il a réussi à faire quelque progrès dans les chemins de la tradition, il voudrait que d'autres, qui ont plus de temps et de talent, poussent l'étude plus à fond. Pour lui, il voudrait écrire pour le grand public

les preuves sont reliées entre elles et ramenées à l'unité ; des arguments, qui dans leur brièveté sont poussés à fond ; une certitude plus profonde résultant de leur enchaînement logique ; une clarté lumineuse, fruit de distinctions réelles et bien exposées. Nous sommes ici en pleine et sereine métaphysique, qu'il ne faut pas confondre avec une mathématique abstraite, mais qui est vraiment la science des réalités les plus solides du monde suprasensible.

Vous avez donc cher Monsieur Lortal, atteint le but que vous vous proposiez, et conduit vos lecteurs à la certitude métaphysique absolue de l'existence de Dieu. « Oui, diront-ils avec vous, il existe un Etre universellement et infiniment parfait, Cause et Fin, de tous les autres êtres. Oui, en vérité Dieu existe ! » Et, avec vous, ils prieront pour que ce Dieu soit mieux connu et mieux aimé.

Aussi je souhaite un plein succès à votre substantielle brochure, qui, je l'espère, sera suivie de plusieurs autres. Votre bien affectueusement dévoué.

Ad. TANQUEREY, p. s. s.
Supérieur honoraire de la Solitude.

Aix-en-Provence, le 6 février 1930.

AVANT-PROPOS

Pourquoi ce petit livre ? N'a-t-on pas déjà dit tout ce que l'on peut dire sur ce sujet ? L'auteur a pensé qu'il restait quelque chose à faire pour le grand public éclairé et un peu averti déjà des questions qui se posent. Il a pensé qu'il fallait insister pour ce grand public sur la *preuve par l'ordre* du monde. Il a pensé aussi qu'après la critique présentée par le cardinal Billot en particulier, de la preuve par l'ordre *moral*, il était nécessaire de montrer dans quelle mesure elle pouvait encore être utilisée. Ayant constaté un certain flottement dans des revues philosophiques sur telle ou telle preuve de l'existence de Dieu, la *4a via* en particulier, il a voulu tâcher d'en établir la véritable interprétation. Il a voulu montrer le lien qui unit les diverses preuves, montrer à quelle *certitude* elles conduisent.

Le problème de l'existence de Dieu étant un problème proprement philosophique, il n'a fait qu'indiquer comment le problème se pose pour les esprits scientifiques si nombreux aujourd'hui : la solution *complète* en effet et *certaine* ne peut être donnée que par la philosophie.

Du reste, en livrant le résultat de ses pensées, il espère aider ses lecteurs à penser mieux que lui. Il n'a pas dit le dernier mot de la science de Dieu ! Si par endroits il a réussi à faire quelque progrès dans les chemins de la tradition, il voudrait que d'autres, qui ont plus de temps et de talent, poussent l'étude plus à fond. Pour lui, il voudrait écrire pour le grand public

éclairé et par lui atteindre le grand nombre, afin d'ouvrir à tous le droit chemin de la vie au grand soleil de la vérité.

Si l'on veut bien lui dire ce qu'il y a de défectueux dans son ouvrage, il recevra avec reconnaissance tous les avis.

TABLE ANALYTIQUE

1. Position du problème. — Définition nominale de Dieu	13
2. Méthodes pour arriver à connaître l'existence de Dieu	13
3. Méthode rationnelle	14
4. Comment l'intelligence s'élève à l'idée de Dieu.	14
5. Rôle de la volonté dans cette ascension.	15
6. Importance du rôle de la volonté dans tout le problème de l'existence de Dieu, qui est donc une vérité de certitude morale.	17
7. Elle est surtout, <i>en elle-même</i> , une vérité de certitude métaphysique	19
8. La démonstration s'appuie sur le principe de causalité. — Son énoncé précis.	20
9 et 10. Elle s'appuie sur deux autres principes également universels.	22
11. La preuve vulgaire par l'ordre de l'Univers. Sa certitude.	26
12. Les preuves métaphysiques. — Leurs rapports.	28
13. 1^{re} Voie : preuve par le mouvement ou par l'arrivée des divers êtres à l'existence.	29
14. Certitude de cette preuve.	34
15. 2^{me} Voie : preuve par la conservation des divers êtres dans l'existence.	34
16. Rapports de la 2 ^{me} voie avec la 1 ^{re} . Sa certitude	39
17. 3^{me} Voie : preuve par la contingence des divers êtres de l'Univers, considérés dans leur existence	41

18. 4 ^{me} Voie : preuve par les degrés d'être.	42
La création est immédiate. — Elle se continue par la conservation positive des êtres.	48
Ce que dit la raison de la création ab aeterno.	49
19. Certitude de la 4 ^{me} voie. Résumé de ce qui précède	50
20. Rapport des « preuves psychologiques » aux précédentes	52
21. 5 ^{me} Voie : preuve synthétique, métaphysique, par l'ordre universel physique et moral	56
Sa certitude	58

LA CERTITUDE PHILOSOPHIQUE SUR L'EXISTENCE DE DIEU

POSITION DU PROBLÈME DÉFINITION NOMINALE DE DIEU

1. Dieu existe-t-il ? Question vitale, s'il en est une ! Elle paraît très simple du point de vue de la connaissance vulgaire ; elle est difficile philosophiquement parlant. Avant de chercher à la résoudre, il faut la bien poser ; commencer par dire ce que l'on entend par Dieu, afin d'éclairer la marche en montrant bien le but vers lequel on tend.

Par l'idée de Dieu, nous nous représentons un *Etre universellement et infiniment parfait* (1) qui serait la *cause de tous les autres êtres*.

Remarquons que de ces deux attributs le second convient très bien au premier : un Etre universellement parfait peut très bien être la cause parfaite et totale de tous les autres êtres réels *ou possibles* : la causalité, en effet, est une perfection de l'être, une perfection qui de soi ne comporte aucune imperfection (2). Voilà donc l'Etre dont nous voulons prouver l'existence.

MÉTHODES POUR ARRIVER A CONNAITRE L'EXISTENCE DE DIEU

2. Comment arrive-t-on à connaître l'existence de Dieu ? On *peut* y arriver de plusieurs manières, et plus ou moins parfaitement : ou bien par des voies mystiques,

1. Cf. S. Th., 1a p., q. 4, a. 2. c. — L'Etre *universellement et infiniment* parfait, c'est l'être qui a *toutes* les perfections possibles et au degré *infini*.

2. Multiplicité d'êtres ne dit pas forcément imperfection de tous. Quand il commence à y avoir *plusieurs êtres*, il se peut qu'il n'y ait *pas plus d'être* dans tous et dans le premier d'entre eux, supposé *universellement, infiniment parfait* : la multiplicité des êtres n'est pas contraire à l'infinie perfection du premier. Du reste, la causalité pourrait ne se traduire que par des effets simplement possibles.

par la voie de faits intérieurs mystérieux : « sentiments » « goûts » de Dieu présent à l'âme, qui peuvent être en effet un témoignage suffisant de l'existence de Dieu, pour celui qui en a déjà l'idée ; ou bien par Révélation de Dieu qui agit sur les sens, sur la vue, sur l'ouïe... (visions, auditions...) ou dans l'intelligence : tout cela est possible *si Dieu existe* ; la Révélation même *peut* être fréquente au début d'une civilisation. Mais on peut dire *de façon générale* que c'est *en fait* par l'enseignement des parents, des maîtres, des ministres des cultes, que l'enfant s'élève à l'idée de Dieu et arrive à *croire* à son existence : il *croit* donc d'abord, sur le témoignage d'autrui, qui suffit tout seul à lui donner une vraie certitude morale. Puis, on lui donne des preuves pas bien profondes, suffisantes cependant pour lui, de nature à le conserver dans cette certitude morale et à lui donner la « connaissance vulgaire » de Dieu (1). C'est la voie normale, très utile et même moralement nécessaire pour le très grand nombre, qui n'arriverait pas sans cela à connaître Dieu assez facilement, assez tôt et avec assez de certitude pour la conduite de la vie.

MÉTHODE RATIONNELLE

3. Mais la méthode d'autorité est-elle la seule ? N'est-il pas bon d'éclairer la croyance, n'est-il pas utile de l'affermir sur une base rationnelle très solide, n'est-il pas possible de s'élever de la connaissance vulgaire à la connaissance scientifique ? — Si, et il existe une méthode *rationnelle* pour s'élever à l'idée de Dieu et à la preuve de l'existence de Dieu. C'est cette méthode là que nous voulons essayer d'établir ici.

COMMENT L'INTELLIGENCE S'ÉLÈVE A L'IDÉE DE DIEU

4. Comment l'intelligence humaine (2) s'élève-t-elle d'abord à *l'idée* de Dieu, de l'Être universellement et infiniment parfait ?

1. On lui dit par exemple que le monde est une grande horloge et que cette horloge suppose un horloger, et cela lui suffit pour croire à l'existence d'un Être infiniment parfait, Cause de tout le reste.

2. Soit avec l'enseignement d'un maître, soit livrée à elle-même.

— Elle s'y élève par les différents degrés de perfection des êtres, parcequ'elle arrive à connaître successivement l'être, l'être cause, l'être vivant, l'être intelligent. De ces différents degrés, elle fait la synthèse, et cela sans peine, puisque l'homme en lui-même réalise cette synthèse : il est à la fois être, cause, vivant, intelligent. Puis, par voie de négation, l'intelligence écarte toutes les imperfections qui se trouvent dans les choses et dans l'homme : le mouvement, les limites, la composition de parties... : le mouvement qui, soit substantiel, soit accidentel est toujours une imperfection, puisque par le mouvement, l'être se parfait ou se défait ; les limites : par exemple, l'homme est intelligent et savant, mais il peut acquérir plus de science, il ne sait *pas tout* ; on écarte cette imperfection ; on écarte de même la composition de parties, qui fait que chaque partie est imparfaite, n'ayant pas les perfections individuantes des voisines, qui rend donc l'ensemble imparfait ;... ainsi des autres imperfections. Enfin, par voie d'excellence, l'intelligence humaine élève toutes les perfections qu'elle a découvertes dans les choses et dans l'homme à leur plus haut degré possible, indéfiniment : l'être, la causalité, la vie, l'intelligence, la volonté, la puissance... Ainsi elle forme *l'idée de l'Etre universellement et infiniment parfait*, cause de tous les autres êtres, infiniment Intelligent et Libre, qui n'a aucune imperfection et possède toutes les perfections possibles (1).

RÔLE DE LA VOLONTÉ DANS CETTE ASCENSION

5. Mais, est-ce par nécessité de nature que l'intelligence forme cette idée de Dieu ou bien par quelque ressort secret qui l'applique à ce travail ? — C'est la volonté qui applique l'intelligence à former l'idée de l'Etre *universellement et infiniment parfait* ; voici comment on peut mettre en évidence ce rôle de la volonté : dès que l'intelligence commence à connaître les divers êtres et leurs diverses bontés (2), la volonté se porte

1. Comme cette idée se forme progressivement, tous les hommes n'ont pas de Dieu une idée aussi explicite, ni aussi exacte.

2. C'est-à-dire convenances, aptitudes à nous perfectionner.

vers eux, mettant en branle les facultés intéressées : facultés sensibles, intelligence... De tous ces êtres bons, que l'intelligence lui présente, la volonté cherche sans cesse à se satisfaire. Et elle n'y réussit pas. Après une éducation plus ou moins judicieuse, une expérience plus ou moins longue, des désillusions plus ou moins nombreuses, l'enfant, le jeune homme finissent par reconnaître que les différents êtres, les différents biens qui les entourent, sont *tous* imparfaitement bons : jouets, friandises, animaux, personnes, parents et maîtres même ; tous ces êtres sont bons, mais pas parfaitement : ils ne sont pas capables de nous satisfaire pleinement, ne nous donnent pas suffisamment la raison des choses, ne remplissent pas toutes nos aspirations. Les hommes, même savants, ne savent pas tout, et quand ils le voudraient, ils ne pourraient pas tout nous donner : *la vie durable, la satisfaction pleine et harmonieuse de toutes nos aspirations* sensibles, intellectuelles et volontaires. De là, un vide, une inquiétude, une recherche de la volonté. Nous n'avons pas le bonheur parfait, n'ayant pas cette pleine et harmonieuse satisfaction de nos aspirations ; et voilà pourquoi la volonté applique l'intelligence à former d'une part l'idée de *ce bonheur parfait* qui nous manque, et d'autre part l'idée *d'un être capable de nous le donner* : d'un *Etre universellement et infiniment parfait* capable de satisfaire tous nos désirs de bonheur ; l'intelligence forme cette idée comme nous l'avons vu, écartant de son Idéal toutes les imperfections, Lui attribuant toutes les perfections possibles : c'est l'idée du « Bon Dieu » qui sait tout ce que nous pouvons désirer savoir, qui sait tout ; qui étant infiniment Bon, s'aime infiniment Lui-même et veut réaliser notre bonheur à nous, en nous donnant d'être, de vivre, de connaître et d'aimer autant que nous le désirons ; qui est Tout-Puissant pour nous donner ce bonheur. C'est l'idée de l'Etre universellement Parfait, infiniment Sage, infiniment Bon, infiniment Puissant. Cause de tous les autres êtres et de leur perfection.

Et lorsque cette idée est formée (n° 4), que le problème de l'existence de Dieu est posé (n° 1), la volonté désire encore arriver à le résoudre : c'est elle qui va appliquer l'intelligence à la démonstration.

IMPORTANCE DU RÔLE DE LA VOLONTÉ
DANS TOUT LE PROBLÈME DE L'EXISTENCE DE DIEU :
VÉRITÉ DE CERTITUDE MORALE

6. Mais, avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant pour bien voir l'importance du rôle de la volonté dans tout le problème de l'existence de Dieu.

Il faut en effet, nous venons de le voir, 1^o que la volonté peu satisfaite des biens imparfaits, *porte l'intelligence à former l'idée* du vrai bonheur et de l'Etre infiniment parfait qui pourrait seul nous le donner. Mais, comment la volonté le pourra-t-elle, si elle s'arrête aux biens imparfaits (1), et s'en contente, si elle met en eux toute sa béatitude. Tant qu'elle agira par ignorance, on ne pourra pas dire qu'elle use mal de sa liberté ; mais lorsque l'intelligence aura reconnu que tous ces biens sont imparfaits, ne peuvent nous donner le vrai bonheur, nous faire atteindre notre ultime perfection, si la volonté veut s'y arrêter quand même, et n'applique pas l'intelligence à former l'idée de Dieu, c'est qu'elle use *mal* de sa liberté (2).

2^o Il faut ensuite que, l'intelligence s'étant élevée à l'idée de Dieu et s'étant posé le problème de son existence, la volonté *désire le résoudre*. Mais comment le pourra-t-elle, si l'Etre universellement et infiniment parfait, qui sait tout, qui pour Sa Gloire (3) et notre parfait bonheur veut *absolument* le bien, l'ordre, la justice, qui peut tout pour rétablir l'ordre violé, est pour elle une gêne, un épouvantail ? Elle va désirer au contraire qu'il ne soit pas ; elle va désirer au moins rester dans l'ignorance à son sujet, pour ne pas être obligée de servir ce Maître, une fois son existence reconnue.

Mais alors il faudra dire qu'elle est *moralement mauvaise* car, affectant d'ignorer, elle va contre un impératif

1. Créatures, dieux imparfaits des païens.

2. Mais il ne s'agit encore ici que d'une *moralité* improprement dite, *inchoative*, telle qu'elle peut exister en celui qui ne connaît pas encore Dieu, en celui dont la raison supérieure n'est pas encore développée.

3. La gloire extérieure de Dieu, c'est d'être connu, aimé, loué par ses créatures, qui trouvent précisément leur bonheur à Le connaître, à L'aimer, à Le louer.

qu'elle ne peut méconnaître, qui s'impose à elle, bien que sous forme conditionnée : « Si Dieu existe, Il nous a faits pour Lui : *il faut donc chercher à Le connaître pour Le louer, L'aimer. Il nous y oblige.* » Qu'on ne dise pas : « dans le doute cette obligation ne s'impose pas ; je ne sais pas s'Il existe, donc je ne suis pas *obligé de chercher à Le connaître* ». — « Vous ne savez pas s'Il existe, c'est vrai, vous en doutez ; vous devez donc éviter de vous exposer à un grave dommage ; vous devez tâcher de *dissiper votre doute* avant d'agir comme si Dieu n'existait pas. En vous abstenant de toute recherche, non seulement vous renoncez au bonheur parfait qu'Il pourrait seul vous donner, mais vous vous exposez à violer Sa Loi, vous acceptez de la violer, vous la violez subjectivement (1), puisque même si Dieu existe vous ne voulez pas chercher à Le connaître. Vous vous exposez aux châtiments de Sa Justice. »

Il faut donc de la *bonne volonté* déjà pour désirer résoudre le problème. Il en faut davantage encore pour le résoudre.

3^o Il faut, en effet, que la volonté *applique l'intelligence à prouver* que Dieu existe. Mais elle s'en gardera bien si déjà la seule idée de Dieu la gêne. Comment voudra-t-elle même écouter les preuves qu'on cherche à lui donner ? Quelle attention voudra-t-elle leur prêter ? Il faut une application soutenue pour étudier à fond les preuves de l'existence de Dieu, pour les bien voir, les saisir, pour ne donner aux objections que leur juste valeur. L'action constante et intense de la volonté libre bien disposée est donc nécessaire pour soutenir l'attention de l'intelligence (2).

Il résulte de tout cela que la reconnaissance de l'existence de Dieu sera une adhésion *morale* à la vérité, à cause des conditions *morales* dans lesquelles elle est obtenue (3), et non pas une adhésion *purement intellectuelle* comme celle qu'on donne à un théorème

1. Cf. *Dict. Apol.*, Responsabilité, col. 953, note 2.

2. La prière conditionnelle sera aussi très utile et même ordinairement nécessaire à l'âme qui doute : « Si Vous existez, Dieu Bon et Tout-Puissant, éclairez-moi. » Mais c'est encore la volonté qui commande cette prière.

3. Cf. Mgr Farges, *Manuel Logique*, Espèces de certitude, n. 182, 2^o.

de géométrie. L'existence de Dieu doit donc être dite, au sens qui vient d'être défini, *vérité de certitude morale*.

ELLE EST EN ELLE-MÊME UNE VÉRITÉ
DE CERTITUDE MÉTAPHYSIQUE

7. Assurons-nous donc des bonnes dispositions de notre volonté en nous détachant un peu, s'il est nécessaire, des biens imparfaits, et avançons vers la preuve. Nous avons l'idée de Dieu et cette idée nous plaît. Mais correspond-elle à une réalité ? Il ne suffit pas de le désirer ; il faut le prouver. Nous avons vu le rôle considérable de la bonne volonté, il ne faut pas l'exagérer. Ce n'est pas elle qui nous fait admettre que Dieu existe, au moins dans la méthode rationnelle. La volonté aurait encore une part dans notre adhésion même à cette vérité : « Dieu existe », si nous la connaissions seulement par la *méthode d'autorité*, par le *témoignage* d'autrui, comme nous connaissons cette autre vérité : « Jésus-Christ a vécu et prêché en Galilée et en Judée. » Celle-ci est une vérité de certitude morale au double sens du mot : d'abord, comme tout à l'heure, en ce sens qu'il faut de bonnes dispositions de la volonté pour y adhérer, et aussi en ce sens qu'on s'appuie, pour adhérer, sur une *loi morale* probante mais non nécessitante : loi qui peut s'exprimer ainsi : « telle espèce de témoins placés dans telles conditions, *très généralement* ne ment pas ». L'intelligence *n'adhère* à de telles vérités que sous *l'empire de la volonté libre*, qui commande l'adhésion (1). Mais les *preuves de raison traditionnelles* prétendent démontrer que Dieu existe, par le *raisonnement*, en s'appuyant sur le principe de causalité, qui n'est pas une loi morale, mais un *principe métaphysique* absolu, nécessitant. L'existence de Dieu serait donc *en elle-même* une vérité de certitude métaphysique et nous pourrions arriver nous-mêmes à cette certitude métaphysique, absolue (2), où la volonté libre n'a point de part dans l'adhé-

1. L'intelligence peut adhérer ainsi à toute proposition non contradictoire en elle-même.

2. On le peut, si l'existence de Dieu est une vérité de certitude métaphysique en elle-même : *in se* ; elle ne l'est pas toujours *quoad nos* : elle ne l'est pas pour tout le monde. — Cf. Farges, *Logique*, Espèces de certitude, n. 182, 1^o.

sion même, puisque l'évidence nécessite l'intelligence à adhérer (1).

La volonté pourra encore détourner l'attention de l'intelligence, faire l'oubli peu à peu, bientôt agir comme si rien n'avait été vu : ce ne sera pas sans responsabilité.

LA DÉMONSTRATION S'APPUIE SUR LE PRINCIPE DE CAUSALITÉ

8. C'est le principe de causalité, disons-nous, qui est le fondement traditionnel de la démonstration de l'existence de Dieu. Il peut s'énoncer : « tout effet exige une cause efficiente ». Il s'impose absolument à tout homme qui a compris ce que sont les effets et les causes efficientes, qui sont dans le monde. Un effet, c'est un conséquent qui a un antécédent nécessaire et efficace : c'est un *conséquent qui a un antécédent*, car on ne peut saisir un effet dans son caractère propre d'effet sans saisir un antécédent auquel il est relié, par exemple : le mouvement de mon avant-bras est un conséquent relié à l'acte de ma volonté libre, antécédent ; c'est un conséquent qui a un antécédent *nécessaire*, c'est-à-dire : sans lequel le conséquent n'est pas produit ; un antécédent *efficace*, c'est-à-dire : qui produit réellement le conséquent. La cause efficiente, c'est cet *antécédent* nécessaire et efficace (2). Donc « tout effet à une cause efficiente » ; l'attribut ressort de l'analyse même du sujet (3). Il

1. Voilà pourquoi saint Thomas ne veut pas que l'existence de Dieu, lorsqu'elle est connue *avec évidence* par la raison, puisse être objet de foi surnaturelle *libre* (2a 2æ, q. 1, a. 4 et 5). Il entend l'existence de Dieu simplement existant, non pas se révélant. (Remarquer les mots : « *secundum idem* », a. 5, ad. 4).

2. Ou pour parler le langage classique des scolastiques : un *principe* qui par son action *produit* quelque chose de *distinct* de soi : les deux formules sont équivalentes.

3. Des philosophes, comme M. Piat, objectent à cet énoncé du principe de causalité qu'il est une tautologie qui ne fait pas progresser la pensée. — Il suffit de leur répondre : « Estimez-vous que la pensée de l'enfant ne progresse pas quand il *saisit* l'idée d'homme, animal raisonnable ; quand il la *pénètre* assez pour pouvoir dire : « *Tout homme est nécessairement animal raisonnable* ? Il en est de même quand il *saisit*, *pénètre* et *comprend* ce qu'est un effet, assez pour pouvoir dire : « *Tout effet exige nécessairement une cause efficiente.* » »

serait trop long d'insister ici sur la nature du principe de causalité, et il semble qu'il n'y a pas lieu.

SON ÉNONCÉ PRÉCIS

Mais, ce qu'il importe pour notre but de bien préciser, ce sont les notions d'effet et de cause efficiente, car on se trompe souvent sur la vraie cause efficiente ou le véritable effet ; on dit : « le père est cause du fils ». Mais de quoi est-il proprement cause ? Est-ce de *l'existence actuelle* du fils ? — Non ; la preuve en est que, le père mort, le fils continue d'exister ; le père n'est pas nécessaire à l'existence actuelle de son fils, il n'en est pas l'antécédent nécessaire et efficace : il n'est pas la cause efficiente de l'existence actuelle du fils, mais seulement de son arrivée à l'existence (1).

Il importe donc de bien distinguer la *cause efficiente propre*, qui est *nécessairement et actuellement requise* pour que l'effet existe actuellement (2), de la cause qui n'est plus nécessaire et qui, n'ayant agi efficacement que dans le passé, n'est pas la vraie cause de l'effet *considéré*. Ceci posé, le principe de causalité s'énonce ainsi de façon plus précise : « tout effet actuel exige sa cause efficiente propre », c'est-à-dire : la cause nécessairement et actuellement requise pour que l'effet existe actuellement. C'est sur ce principe absolument certain que nous nous appuierons, à la suite de saint Thomas d'Aquin qui écrit : « en partant de tout effet, on peut démontrer l'existence de la cause *propre de l'existence* de cet effet. » (S. Th., 1a p. q. 2 a. 2 c). Nous démontrerons donc l'existence de Dieu, de l'Etre universellement et infiniment parfait, *cause* de tous les autres êtres, en partant des divers effets que le monde nous présente : c'est la voie « a posteriori » qui remonte des effets aux causes.

1. Cf. P. Garrigou-Lagrange, *Dieu*, n° 37.

2. Dans l'exemple pris, la cause efficiente de l'existence actuelle du fils est constituée par un grand nombre de causes : air, aliments, soleil...

LA DÉMONSTRATION S'APPUIE SUR DEUX AUTRES PRINCIPES
ÉGALEMENT UNIVERSELS

9. Deux autres énoncés du principe de causalité, sur lesquels nous nous appuierons, découlent de l'énoncé précédent. Nous les appellerons pour les distinguer « principe du mouvement » et « principe du perfectionnement ».

Le principe du mouvement s'énonce : « tout ce qui est en mouvement est mû par autre chose que soi ». Il est évident d'abord pour *tout* mouvement *passif* : entendons par mouvement passif un mouvement produit dans une puissance réceptive et passive (comme celle d'un bâton) par une cause active (comme la main qui le meut). Car, un tel mouvement est évidemment un *effet* (1), et le principe général : « tout effet *actuel* exige sa cause efficiente propre » se traduit ainsi : « tout ce qui est en mouvement passif, est mû par *autre chose que soi*. » (2).

Le principe est moins évident au premier abord pour les mouvements *actifs*, qui commandent les autres, pour le mouvement de la volonté libre par exemple, qui commande la main, passage d'une puissance active (et non plus passive) à son acte. Aussi est-il nécessaire de montrer, avec saint Thomas (3), que *tout* mouvement, *tout* passage de la puissance à l'acte est un *effet* qui exige une *cause* efficiente, un moteur : « *tout* ce qui est en mouvement est mû par autre chose que soi » et non par soi uniquement.

En effet, si un être se mouvait par lui-même absolument, dans un mouvement aussi petit que l'on voudra, par exemple : le muscle de mon bras se contractant très légèrement, cet être serait à la fois moteur par lui-même et mobile dans le même mouvement (4) ; donc il

1. Voir la définition au n° 8.

2. Il y a priorité de l'antécédent sur le conséquent, donc aussi *distinction* entre eux.

3. 1^a p., q. 2, a. 3 (1^a via) ; - 1^a 2^a, q. 51, a. 2 arg. 2^{um} et ad 1^{um}, ad 2^{um}.

4. Remarquer que le muscle du bras, par exemple, est bien à la fois moteur et mobile : mobile sous l'action du nerf, moteur pour l'avant-bras. Mais, il y a là deux mouvements distincts et il ne se meut pas lui-même ; il y a d'abord le mouvement d'une puissance passive du muscle sous l'action du nerf : c'est la contraction ; puis le mouvement produit dans l'avant-bras par la puissance active du muscle, du fait même de la contraction.

serait *actif* et il *posséderait* en lui-même sinon formellement, au moins *virtuellement*, la *perfection* qu'il donne par le mouvement ; c'est-à-dire qu'il aurait le *pouvoir de le produire* tout entier ; il serait donc parfait relativement à ce mouvement ; et par ailleurs, il devrait être *passif*, *recevant* ce mouvement et la perfection que le mouvement procure, ce qui suppose qu'il n'aurait pas cette perfection, qu'il aurait seulement *le pouvoir de la recevoir*, qu'il serait imparfait par rapport à ce mouvement. — Mais une même chose ne peut être à la fois parfaite et imparfaite sous le même rapport ; si elle a seulement le pouvoir de recevoir, elle n'a pas le pouvoir de donner (1). — Il s'ensuit qu'une même chose ne peut être à la fois moteur par elle-même absolument et mobile, dans le même mouvement, que le muscle de mon bras a besoin du nerf pour se contracter, et de façon absolument générale que « tout ce qui est en mouvement, même en mouvement actif, est mû par autre chose que soi. »

Objectera-t-on les vivants, qui « se meuvent eux-mêmes » ? — Les vivants, sans doute, ont un principe propre naturel, qui fait leur unité, et produit en eux-mêmes des mouvements ; ces mouvements tendent vers une fin qui est la conservation de l'individu et de l'espèce. Mais, dans les vivants, un organe en meut un autre, une faculté en meut une autre ; le principe vital encadre meut les facultés... Ce qui caractérise le mouvement vital (l'assimilation nutritive, par exemple, ou la production d'une semence) c'est sa propriété de se terminer au sein de l'être vivant pour le bien de cet être et le bien de son espèce : c'est l'immanence ; mais ce ne peut être la spontanéité, l'autonomie *absolues* : elles seraient contraires au principe universel et certain que nous venons d'établir (2). Dira-t-on que « du moins, c'est le propre de la volonté libre de se *mouvoir* elle-même » ? — Sans doute ! mais *pas absolument par elle-même* ! Car, le propre de la volonté libre c'est bien *de se mouvoir* elle-même vers ce qui est moyen pour

1. Pour pouvoir donner, il faut posséder *éminemment*, car dans toute action, l'effet total produit est de *qualité inférieure* à celle de la cause : c'est un *principe absolu*, unanimement reconnu aujourd'hui par les savants dans leur domaine, sous le nom de *principe de la dégradation de l'énergie*. (Cf. Chinchole, *Les Origines*, p. 153).

2. Nous verrons plus loin (n. 13) l'explication plus complète du mouvement vital.

elle d'atteindre sa fin, même vers le terme que l'intelligence lui a assigné comme fin : lui a montré comme son bien parfait, capable de lui donner le bonheur ; c'est bien de se *déterminer* elle-même, de *choisir* en connaissance de cause et sans être nécessitée d'abord son terme, sa fin, puis les moyens de l'atteindre ; mais elle ne *choisit* pas, elle ne se *détermine* pas, elle ne se *meut* pas sans *recevoir une impulsion de la nature* vers la fin, vers le bonheur parfait (1).

La volonté est mue comme tout ce qui est en mouvement. C'est la conséquence du principe établi. Et l'expérience interne psychologique montre en effet que tout acte de notre volonté libre suppose la volonté plus profonde, *naturelle*, du *bien parfait*, qui possédé constituerait notre béatitude. La volonté libre se porte toujours en effet vers un bien particulier, mais sous l'aspect, sous l'idée générale de bien, mais avec un rapport au bien qui pourrait faire son bonheur, au *bien parfait* tel que l'intelligence en a formé l'idée ; ce bien parfait, universel, répondant à toutes nos aspirations, la volonté le veut *naturellement, nécessairement*, puisqu'il ne présente que des aspects attrayants : l'intelligence en ayant formé l'idée, avant celle de l'Etre universellement et infiniment parfait, et de la même manière, peu à peu par voie de synthèse, de négation et d'excellence (cf. n. 5). La liberté à l'égard du bien universellement parfait ne commence que quand il s'agit de juger : « le bien universellement parfait pour moi, c'est ceci ou c'est cela ». Mais, nous voulons naturellement, nécessairement, toutes les fois que nous voulons, le bien universellement parfait, capable de faire notre bonheur.

Cet acte nécessaire de la volonté est inclus dans tout acte libre (2), et c'est *parcequ'elle est portée* vers sa fin que la volonté peut se *déterminer* librement, *s'arrêter* librement à telle ou telle fin dernière concrète, et *choisir* librement les moyens de l'atteindre. Cet acte qui porte la volonté vers le bien universellement parfait, comme du reste la tendance permanente qui s'actualise

1. Cf. S. Th., 1a 2æ, q. 9, a. 3, ad 1um, a. 4 c et ad 1um, a. 6 ad 3um ; — q. 10, a. 1, ad 1um ; — 1ap., q. 83, a. 1, ad 3um.

2. Cf. 1a 2æ, q. 8, a. 3 ; — comme les principes d'un syllogisme dans sa conclusion.

dans cet acte, est produit par notre nature ; il est nécessaire, il s'impose à nous, nous n'en sommes pas maîtres ; nous n'avons pas conscience d'y être actifs comme dans l'acte libre, dans le choix.

Pour chaque acte libre, la volonté reçoit donc une *impulsion de la nature* vers le bien universellement parfait. La volonté libre ne se meut pas *absolument par elle-même* : « tout ce qui est en mouvement, est mû par autre chose que soi. »

10. Un troisième principe également universel, qui nous servira à prouver l'existence de l'Etre universellement et infiniment *parfait* cause de tous les autres êtres, se déduit immédiatement du précédent. Nous l'avons appelé « principe du perfectionnement » ; il s'énonce : « tout ce qui acquiert une perfection est perfectionné par autre chose que soi, qui possède au moins virtuellement cette perfection ». (1) Ce n'est qu'une application du principe du mouvement. Le moteur doit posséder au moins virtuellement la perfection qu'il donne. « Personne ne donne que ce qu'il a », dit un vieux dicton ; il faut préciser : on ne donne que ce qu'on a le pouvoir de donner, que ce qu'on a virtuellement ; du reste posséder virtuellement suppose qu'on possède éminemment, mais pas toujours formellement. Le nerf en effet ne possède pas formellement la contraction qu'il donne au muscle, il a seulement le pouvoir de la produire ; la volonté ne possède pas formellement, mais bien virtuellement, le mouvement qu'elle produit dans le nerf ; telle nature vivante ne possède pas formellement, mais bien virtuellement, les modifications de propriétés qui lui surviendront et qui la constitueront dans une variété ou une race nouvelle. — Donc tout être qui se perfectionne exige la *préexistence*, au moins la *priorité de nature* d'un moteur, d'une cause efficiente *distincte*, qui possède au moins virtuellement, sinon formellement, la perfection donnée (2).

Les deux principes que nous venons d'établir, principes

1. Cf. S. Th., 1a p., q. 4, a. 2, c. 1^o.

2. Et qui la possède *éminemment* ; car le moins parfait est causé par le plus parfait, jamais le plus parfait par le moins parfait. C'est un principe *absolu* trop méconnu aujourd'hui par beaucoup d'évolutionnistes. [Cf. note 1, p. 23].

du mouvement et du perfectionnement ne sont que des explicitations du principe de causalité : « tout effet actuel exige sa cause efficiente propre ». Pour démontrer l'existence de Dieu, Etre universellement et infiniment parfait, Cause de tous les autres êtres, il nous reste à prendre dans le monde des effets actuels certains, et à montrer qu'ils exigent l'existence de Dieu.

LA PREUVE VULGAIRE PAR L'ORDRE DE L'UNIVERS

11. Celui des aspects du monde qui permet à tout homme réfléchi de s'élever le plus facilement à la preuve de l'existence de Dieu, c'est l'ordre. Le paysan, le commerçant, l'ouvrier... voient le soleil se lever tous les jours et tous les soirs se coucher ; ils le voient, à midi, plus haut dans le ciel, l'été que l'hiver ; ils reconnaissent ainsi l'ordre admirable des jours et des nuits, l'ordre des saisons. Ils voient comment les saisons règlent la végétation ; comment les plantes se nourrissent des sucres de la terre, comment les animaux tirent leur nourriture des végétaux, comment l'homme lui-même utilise et les minéraux et les végétaux et les animaux. Ils reconnaissent ainsi, entre les *différents êtres* du monde, *un ordre*, qui vient de ce que *ces êtres agissent suivant leurs lois propres, constantes*, et cela *pour* la conservation et le *plus grand bien de l'ensemble*, surtout des êtres les plus parfaits, de l'homme (1).

En eux-mêmes, tous constatent l'existence d'une inclination naturelle, nécessaire, qui les porte à chercher toujours le bien, le bien qui serait capable de faire leur parfait bonheur, de satisfaire toutes leurs aspirations, le bien universellement parfait. Ils en ont formé l'idée peu à peu, et de pair ordinairement avec l'idée de Dieu : l'Etre universellement et infiniment parfait, seul capable de nous donner ce parfait bonheur (2). Ils se sentent bien libres de mettre leur bonheur en tel

1. Le savant va plus loin dans la connaissance de l'ordre *physique* de l'Univers... Il admire des merveilles insoupçonnées du vulgaire.

2. Ils se font du reste de l'Etre infiniment parfait, du bien universellement parfait, des idées plus ou moins justes ; — cf. n. 5 : la formation de l'idée de Dieu.

bien particulier, ou dans un ensemble de biens : plaisirs, honneurs, richesses, dans la nation, dans la société ou en Dieu, s'il existe : libres de juger : « le bien universellement parfait pour moi, c'est Dieu — s'il existe — », ou « c'est tout autre chose » ; mais ils ne se sentent pas libres de vouloir ou de ne pas vouloir le bien universellement parfait. Par là, ils se rendent compte que, si toutes choses dans le monde semblent faites *pour eux*, ils sont eux-mêmes *orientés* vers une fin supérieure à eux, vers une perfection, un bonheur toujours plus haut, vers Dieu peut-être, qu'ils doivent s'efforcer de connaître s'ils veulent atteindre le bonheur, s'ils ne veulent pas s'exposer à des châtiments (cf. n. 6 2^o). Ils reconnaissent ainsi un *ordre général* : physique et même *moral* à son sommet, des *lois physiques*, une *loi morale*, qui, bien que s'énonçant de façon conditionnelle, *oblige absolument* (cf. n. 6, 2^o).

De cet ordre, l'homme s'élève très facilement à reconnaître l'existence d'un Ordonnateur, d'un Législateur, *Cause* très intelligente et très bonne *de ces lois, de cet ordre* : « l'horloge exige un horloger, le monde exige Dieu » (1).

CERTITUDE DE CETTE PREUVE

La plupart des hommes ne vont pas plus loin. Cette preuve leur suffit ; bien que, telle quelle n'aboutisse pas *explicitement* à Dieu, Etre universellement et infiniment parfait ; on peut lui objecter en effet qu'elle *démontre seulement avec certitude métaphysique*, l'existence d'un Ordonnateur, d'un Législateur très intelligent, très parfait, mais non infiniment parfait. Elles ne s'embarrassent pas de cette objection, les âmes bien disposées, qui désirent, comme nous l'avons vu, que Dieu existe ; et la foi plus ou moins consciente au témoignage de leurs propres aspirations (2), ou au témoi-

1. On voit comment, retenant l'élément moral de la preuve par l'ordre du monde, nous échappons cependant à la critique du cardinal Billot.

2. Ils aspirent au bonheur parfait, à Dieu donc qui peut seul le leur donner, et ils croient que ces aspirations ne peuvent pas être vaines, parce qu'ils voient l'ordre qui règne dans toute la nature et en eux-mêmes.

du mouvement et du perfectionnement ne sont que des explicitations du principe de causalité : « tout effet actuel exige sa cause efficiente propre ». Pour démontrer l'existence de Dieu, Etre universellement et infiniment parfait, Cause de tous les autres êtres, il nous reste à prendre dans le monde des effets actuels certains, et à montrer qu'ils exigent l'existence de Dieu.

LA PREUVE VULGAIRE PAR L'ORDRE DE L'UNIVERS

11. Celui des aspects du monde qui permet à tout homme réfléchi de s'élever le plus facilement à la preuve de l'existence de Dieu, c'est l'ordre. Le paysan, le commerçant, l'ouvrier... voient le soleil se lever tous les jours et tous les soirs se coucher ; ils le voient, à midi, plus haut dans le ciel, l'été que l'hiver ; ils reconnaissent ainsi l'ordre admirable des jours et des nuits, l'ordre des saisons. Ils voient comment les saisons règlent la végétation ; comment les plantes se nourrissent des sucres de la terre, comment les animaux tirent leur nourriture des végétaux, comment l'homme lui-même utilise et les minéraux et les végétaux et les animaux. Ils reconnaissent ainsi, entre les *différents êtres* du monde, *un ordre*, qui vient de ce que *ces êtres agissent suivant leurs lois propres, constantes*, et cela *pour* la conservation et le *plus grand bien de l'ensemble*, surtout des êtres les plus parfaits, de l'homme (1).

En eux-mêmes, tous constatent l'existence d'une inclination naturelle, nécessaire, qui les porte à chercher toujours le bien, le bien qui serait capable de faire leur parfait bonheur, de satisfaire toutes leurs aspirations, le bien universellement parfait. Ils en ont formé l'idée peu à peu, et de pair ordinairement avec l'idée de Dieu : l'Etre universellement et infiniment parfait, seul capable de nous donner ce parfait bonheur (2). Ils se sentent bien libres de mettre leur bonheur en tel

1. Le savant va plus loin dans la connaissance de l'ordre *physique* de l'Univers... Il admire des merveilles insoupçonnées du vulgaire.

2. Ils se font du reste de l'Etre infiniment parfait, du bien universellement parfait, des idées plus ou moins justes ; — cf. n. 5 : la formation de l'idée de Dieu.

bien particulier, ou dans un ensemble de biens : plaisirs, honneurs, richesses, dans la nation, dans la société ou en Dieu, s'il existe : libres de juger : « le bien universellement parfait pour moi, c'est Dieu — s'il existe — », ou « c'est tout autre chose » ; mais ils ne se sentent pas libres de vouloir ou de ne pas vouloir le bien universellement parfait. Par là, ils se rendent compte que, si toutes choses dans le monde semblent faites *pour eux*, ils sont eux-mêmes *orientés* vers une fin supérieure à eux, vers une perfection, un bonheur toujours plus haut, vers Dieu peut-être, qu'ils doivent s'efforcer de connaître s'ils veulent atteindre le bonheur, s'ils ne veulent pas s'exposer à des châtiments (cf. n. 6 2^o). Ils reconnaissent ainsi un *ordre général* : physique et même *moral* à son sommet, des *lois physiques*, une *loi morale*, qui, bien que s'énonçant de façon conditionnelle, *oblige absolument* (cf. n. 6, 2^o).

De cet ordre, l'homme s'élève très facilement à reconnaître l'existence d'un Ordonnateur, d'un Législateur, *Cause* très intelligente et très bonne *de ces lois*, *de cet ordre* : « l'horloge exige un horloger, le monde exige Dieu » (1).

CERTITUDE DE CETTE PREUVE

La plupart des hommes ne vont pas plus loin. Cette preuve leur suffit ; bien que, telle quelle n'aboutisse pas *explicitement* à Dieu, Être universellement et infiniment parfait ; on peut lui objecter en effet qu'elle *démontre seulement avec certitude métaphysique*, l'existence d'un Ordonnateur, d'un Législateur très intelligent, très parfait, mais non infiniment parfait. Elles ne s'embarrassent pas de cette objection, les âmes bien disposées, qui désirent, comme nous l'avons vu, que Dieu existe ; et la foi plus ou moins consciente au témoignage de leurs propres aspirations (2), ou au témoi-

1. On voit comment, retenant l'élément moral de la preuve par l'ordre du monde, nous échappons cependant à la critique du cardinal Billot.

2. Ils aspirent au bonheur parfait, à Dieu donc qui peut seul le leur donner, et ils croient que ces aspirations ne peuvent pas être vaines, parce qu'ils voient l'ordre qui règne dans toute la nature et en eux-mêmes.

gnage d'autrui, l'expérience aussi des bons *effets* individuels, familiaux et sociaux de la croyance en Dieu, suppléent à l'insuffisance rationnelle de la preuve. Ceux-là ne s'élèvent pas de la connaissance vulgaire à la connaissance scientifique ; ils n'arrivent pas à la certitude *métaphysique* de l'existence du Dieu *Infini*, puisqu'ils n'arrivent pas à l'évidence fondée sur le principe de causalité : ils se contentent ici pour la perfection *infinie* de Dieu de la *certitude morale* (cf. n. 7).

LES PREUVES MÉTAPHYSIQUES. LEURS RAPPORTS

12. Mais, on peut donner à cette preuve par l'ordre de l'Univers sa valeur de certitude absolue métaphysique ; et c'est ici qu'interviennent les cinq arguments métaphysiques de saint Thomas, ses cinq voies (1). La cinquième est précisément celle de l'ordre universel ; les quatre autres sont des éléments de la cinquième. La première suffirait cependant, prise toute seule, à démontrer l'existence du Dieu Infini, de l'Etre infiniment parfait ; nous nous en rendrons compte. Les deux suivantes suffiraient aussi ; elles reçoivent pourtant de la première beaucoup de lumière et d'autre part elles la développent, la corroborent de manière à former un tout de plus en plus solide, de sorte qu'il serait mieux de considérer la deuxième preuve comme embrassant les deux premières voies, la troisième preuve comme embrassant les trois premières voies. La quatrième voie, nous le verrons, est bien distincte et constitue une preuve à part et qui se suffit pleinement.

Nous exposerons les 4 premières voies de saint Thomas en elles-mêmes, mais en même temps comme éléments de la cinquième voie ou preuve par l'ordre universel ; nous donnerons ainsi plus d'unité et de force à la démonstration. Le procédé a aussi l'avantage de montrer que la preuve métaphysique par l'ordre n'est que la preuve vulgaire *explicitée et approfondie* : c'est précisément parce qu'elle est plus *explicite* et plus *profonde* qu'elle peut nous faire passer de la certitude morale à la certitude *métaphysique*.

1. S. Th., 1a p., q. 2, a. 3.

L'ordre universel suppose avons-nous dit (n. 11), des *êtres différents, hiérarchisés*, qui agissent les uns sur les autres pour la conservation et le plus grand bien de l'univers. Si, de cet ordre pris dans son ensemble, on peut s'élever avec une certitude métaphysique à un Ordonnateur infiniment parfait, à Dieu (5a via), c'est parce que en considérant d'un peu près les *différents êtres* avec leurs *perfections graduées* (4a via), les *actions* des uns sur les autres (1a via), actions par lesquelles ils *se conservent dans l'existence* (2a et 3a via), on a pu déjà s'élever avec une certitude métaphysique à cet Être universellement et infiniment parfait, Cause de tous les autres êtres, à Dieu.

Première voie :

PREUVE PAR LE MOUVEMENT OU L'ARRIVÉE
DES DIVERS ÊTRES A L'EXISTENCE

13. Abordons la première voie de saint Thomas. — a) Après le fait de l'ordre universel, rien ne frappe davantage l'observateur attentif que l'action générale, le *mouvement général* qui affecte tous les êtres du monde : du monde matériel d'abord : astres, minéraux, (1) végétaux, animaux, et du monde des âmes spirituelles : intelligences, volontés. Ces *mouvements* sont les uns *substantiels* : comme l'arrivée d'une substance composée à l'existence ($2H + O = H^2O$) ; les autres *accidentels* : soit *locaux*, comme le passage d'une position à l'autre, soit *qualitatifs*, comme l'échauffement d'un corps, soit *quantitatifs*, comme la dilatation de ce corps, soit *vitaux* comme le mouvement de l'appétit dans l'animal, soit *spirituels*, comme la production d'un nouvel acte de volonté libre : en somme, passages d'une puissance à l'acte, comme disent les scolastiques, d'une capacité d'être à cet être même. Tous ces mouvements supposent un mouvement plus profond, qu'on remarque moins parcequ'il est continu, instantané et non mesurable : c'est le mouvement par lequel chaque substance ou nature produit *constamment* ses propriétés

1. Leurs moindres atomes seraient même, d'après beaucoup de savants, composés d'électrons animés autour d'un noyau central de *mouvements* analogues aux mouvements planétaires.

gnage d'autrui, l'expérience aussi des bons *effets* individuels, familiaux et sociaux de la croyance en Dieu, suppléent à l'insuffisance rationnelle de la preuve. Ceux-là ne s'élèvent pas de la connaissance vulgaire à la connaissance scientifique ; ils n'arrivent pas à la certitude *métaphysique* de l'existence du Dieu *Infini*, puisqu'ils n'arrivent pas à l'évidence fondée sur le principe de causalité : ils se contentent ici pour la perfection *infinie* de Dieu de la *certitude morale* (cf. n. 7).

LES PREUVES MÉTAPHYSIQUES. LEURS RAPPORTS

12. Mais, on peut donner à cette preuve par l'ordre de l'Univers sa valeur de certitude absolue métaphysique ; et c'est ici qu'interviennent les cinq arguments métaphysiques de saint Thomas, ses cinq voies (1). La cinquième est précisément celle de l'ordre universel ; les quatre autres sont des éléments de la cinquième. La première suffirait cependant, prise toute seule, à démontrer l'existence du Dieu Infini, de l'Etre infiniment parfait ; nous nous en rendrons compte. Les deux suivantes suffiraient aussi ; elles reçoivent pourtant de la première beaucoup de lumière et d'autre part elles la développent, la corroborent de manière à former un tout de plus en plus solide, de sorte qu'il serait mieux de considérer la deuxième preuve comme embrassant les deux premières voies, la troisième preuve comme embrassant les trois premières voies. La quatrième voie, nous le verrons, est bien distincte et constitue une preuve à part et qui se suffit pleinement.

Nous exposerons les 4 premières voies de saint Thomas en elles-mêmes, mais en même temps comme éléments de la cinquième voie ou preuve par l'ordre universel ; nous donnerons ainsi plus d'unité et de force à la démonstration. Le procédé a aussi l'avantage de montrer que la preuve métaphysique par l'ordre n'est que la preuve vulgaire *explicitée et approfondie* : c'est précisément parce qu'elle est plus *explicite* et plus *profonde* qu'elle peut nous faire passer de la certitude morale à la certitude *métaphysique*.

1. S. Th., 1a p., q. 2, a. 3.

L'ordre universel suppose avons-nous dit (n. 11), des *êtres différents, hiérarchisés*, qui agissent les uns sur les autres *pour la conservation* et le plus grand bien de l'univers. Si, de cet ordre pris dans son ensemble, on peut s'élever avec une certitude métaphysique à un Ordonnateur infiniment parfait, à Dieu (5a via), c'est parce que en considérant d'un peu près les *différents êtres* avec leurs *perfections graduées* (4a via), les *actions* des uns sur les autres (1a via), actions par lesquelles ils *se conservent dans l'existence* (2a et 3a via), on a pu déjà s'élever avec une certitude métaphysique à cet Être universellement et infiniment parfait, Cause de tous les autres êtres, à Dieu.

Première voie :

PREUVE PAR LE MOUVEMENT OU L'ARRIVÉE DES DIVERS ÊTRES A L'EXISTENCE

13. Abordons la première voie de saint Thomas. — a) Après le fait de l'ordre universel, rien ne frappe davantage l'observateur attentif que l'action générale, le *mouvement général* qui affecte *tous* les êtres du monde : du monde matériel d'abord : astres, minéraux, (1) végétaux, animaux, et du monde des âmes spirituelles : intelligences, volontés. Ces *mouvements* sont les uns *substantiels* : comme l'arrivée d'une substance composée à l'existence ($2H + O = H^2O$) ; les autres *accidentels* : soit *locaux*, comme le passage d'une position à l'autre, soit *qualitatifs*, comme l'échauffement d'un corps, soit *quantitatifs*, comme la dilatation de ce corps, soit *vitaux* comme le mouvement de l'appétit dans l'animal, soit *spirituels*, comme la production d'un nouvel acte de volonté libre : en somme, passages d'une puissance à l'acte, comme disent les scolastiques, d'une capacité d'être à cet être même. Tous ces mouvements supposent un mouvement plus profond, qu'on remarque moins parcequ'il est continu, instantané et non mesurable : c'est le mouvement par lequel chaque substance ou nature produit *constamment* ses propriétés

1. Leurs moindres atomes seraient même, d'après beaucoup de savants, composés d'électrons animés autour d'un noyau central de *mouvements* analogues aux mouvements planétaires.

naturelles, les actualise constamment à partir de ses puissances internes. Nous pouvons saisir ce mouvement en nous-mêmes dans le fait de notre *inclination naturelle* vers le bien universellement parfait (cf. n. 9). En effet, nous ne saisissons pas seulement l'acte qui porte notre volonté vers le bien universellement parfait, mais aussi la tendance *constante*, la puissance *permanente* qui produit l'acte ; par réflexion sur cette tendance, nous saisissons même *notre nature* qui la produit *constamment* ; il y a là encore un mouvement. Du reste, il suffit à notre preuve que nous saisissons dans le monde un seul mouvement quel qu'il soit. Considérons un de ces mouvements. Il sera soit actif, soit passif.

Mais nous avons vu (n. 9), que, de *tous*, il faut affirmer qu'ils sont des effets : « tout ce qui est en mouvement est mû par autre chose que soi ». *Tout* mouvement exige un moteur.

Dès lors, de deux choses l'une : ou bien ce moteur meut sans que ce soit *par* son mouvement propre, ou bien il meut *parcequ'il* est lui-même en mouvement, *par* son mouvement. Il faut dans le second cas, *pour expliquer complètement* le premier mouvement considéré, remonter à la cause du second, appliquer à celui-ci de nouveau le principe du mouvement : « tout ce qui est en mouvement est mu par *autre chose*. » Pour cette autre chose, pour ce second moteur, de même dilemme se répète et ainsi de suite. — *On arrivera nécessairement* (1) à un *moteur immobile dans son acte de moteur* : en effet, nous remontons ici une série de causes efficientes propres (cf. n. 8) *subordonnées* les unes aux autres, *de telle sorte que* l'effet qui est un mouvement actuel exige nécessairement et actuellement sa cause efficiente propre, son moteur ; celui-ci, qui ne meut actuellement que *parcequ'il est en mouvement*, exige nécessairement et actuellement, pour mouvoir, un second moteur et ainsi de suite. *Cette série ne peut pas être infinie* (2), car dire qu'elle est infinie, ce serait dire qu'elle n'a pas

1. « Necesse est », dit saint Thomas.

2. « Non est possibile quod in causis efficientibus procedatur in infinitum », dit saint Thomas très explicitement à la 2a via. Il admet la possibilité d'autres séries infinies.

de fin, *pas de premier terme*, pas de première cause (1). Mais s'il n'y avait pas une première cause dans cette série, un moteur immobile dans son acte, le premier mouvement considéré, l'effet, n'aurait *pas de cause* ni d'explication *suffisante* ; car, si son moteur, en mouvement grâce à la série de tous les autres mouvements, constitue bien déjà *par son mouvement* une cause efficace et une explication, cependant cette cause n'est *pas suffisamment efficace par elle-même* ; il a fallu, nous l'avons vu, recourir à d'autres moteurs ; mais on a beau allonger la série des moteurs en mouvement, qui *par leur mouvement* produisent l'effet considéré, on ne donne toujours pas de cet effet *la cause* ni l'explication *suffisante*. Il faut en arriver à la première cause, moteur immobile dans son acte de moteur. Lui seul est *suffisamment efficace par lui-même* pour produire tous les mouvements subordonnés les uns aux autres : lui seul est la cause et l'explication *suffisante* du premier effet considéré. Sans lui, l'effet considéré n'a *plus de cause suffisante* : il ne se produirait pas (aucun mouvement de la série ne se produisant). Il y a donc une première cause, un premier moteur immobile dans son acte de moteur.

Prenons un exemple qui résumera tous les autres : un homme porte à la bouche un morceau de pain. Le morceau de pain n'est en mouvement que *parce que* l'avant-bras le meut ; mais l'avant-bras ne meut que *parcequ'il* est lui-même en mouvement, mû par le muscle biceps ; le muscle ne meut lui-même que *parcequ'il* est mû par le nerf et la partie motrice du cerveau (où doivent siéger l'appétit sensitif, le désir) ; le nerf, le cerveau, l'appétit sensitif ne meuvent que *parcequ'ils* sont mûs eux-même par la volonté libre ; mais l'homme ne veut librement ce morceau de pain que *parceque* sa volonté se porte nécessairement vers le bien universellement parfait ; cet acte de volonté nécessaire est encore un mouvement, il faut lui appliquer le principe : « tout ce qui est en mouvement est mû par autre chose. » Par

1. Qu'il n'y a que des causes instrumentales, pas de cause principale ! — « Non est procedere in infinitum, quia sic non esset *aliquod primum* moyens. » (1a via. De même à la 2a via et à la 3a via).

quoi ? Par la nature, nous l'avons vu, qui produit de ses puissances internes, et la *tendance constante* vers le bien universellement parfait, c'est-à-dire la *faculté même* qu'est la volonté, et actuellement *l'acte* de cette volonté qui la porte vers le bien universellement parfait. Mais, si la nature tire ainsi d'elle-même ses facultés et ses actes, est-ce *par elle-même* absolument qu'elle réalise ce mouvement, ce perfectionnement ? Certainement non ! Et il faut recourir finalement à un *moteur immobile*, immédiatement ou médiatement ; car, nous l'avons montré, la série ne peut pas être infinie.

b) Nous sommes donc arrivés à un être qui *meut sans être lui-même en mouvement*, qui meut *sans passer de la puissance à l'acte*, sans se perfectionner, sans rien perdre non plus, très différent de tous ceux que nous connaissions, corps et esprits. Son acte, dans la mesure où nous le connaissons, consiste à produire toute une série de mouvements, subordonnés les uns aux autres et les plus variés, jusqu'au mouvement le plus intime d'une nature particulière produisant du sein de ses puissances internes ses facultés et ses actes. Il agit par *lui-même*, par sa nature, *par son essence*, sans aucune puissance qui s'actualise ; il manifeste ainsi son existence et manifeste qu'il la possède par essence.

Mais, si *en son acte* de moteur, il existe par lui-même *par essence*, on peut en déduire immédiatement qu'il existe *nécessairement* et qu'il est universellement et *infiniment parfait*.

En effet, l'être qui existe par soi, sans cause, existe *nécessairement*, ne peut pas ne pas exister, ni exister autrement qu'il existe.

Et l'être qui existe nécessairement est universellement et infiniment parfait : car, si en quelque ordre que ce soit, cet être était limité, mesuré par un nombre fini A, la *nécessité* de ce nombre A, plutôt que de tel autre nombre A plus 1 ou A moins 1, serait tout à fait inexplicable, inintelligible, sans raison d'être et donc impossible (1). L'Être universellement et infiniment par-

1. Cf. Mgr Farges, *L'idée de Dieu*, p. 300.

fait au contraire est intelligible comme existant nécessairement : car infiniment parfait, il ne peut pas ne pas exister, ni exister autrement qu'il existe : pouvoir ne pas exister en effet ou pouvoir changer est une imperfection. L'Etre infiniment parfait, et *lui seul*, se conçoit donc comme existant nécessairement.

Donc le premier moteur immobile, qui existe par essence et nécessairement, est l'Etre universellement et infiniment parfait, Dieu. *Dieu existe.*

Remarquons du reste que le premier moteur immobile n'est pas seulement cause de mouvement au sens strict de passage de la puissance à l'acte. Sa causalité ne peut pas être limitée, puisqu'il est l'Etre infiniment parfait. Elle *s'étend* donc non seulement à *tous les mouvements*, mais encore à *tous les êtres* en dehors de Dieu. Dieu, premier moteur immobile, est la cause unique et totale de tous les autres êtres. Nous retrouverons ce résultat plus directement par la quatrième voie (1).

1. Les esprits scientifiques se posent le problème du mouvement et de l'arrivée à l'existence soit sous sa forme *physique*, soit sous sa forme *biologique*.... Les *physiciens* admettent aujourd'hui généralement la théorie dynamiste ou de l'attraction universelle, qui depuis Newton a supplanté la théorie mécaniciste. En admettant qu'elle soit vraie, elle ne peut fournir une explication suffisante du mouvement de l'univers et surtout de notre système solaire. Le mouvement par attraction ne peut se produire que si les atomes sont distants les uns des autres, et ce n'est pas l'attraction qui peut expliquer à elle seule cette dispersion. Ce n'est pas elle surtout qui peut expliquer seule la force centrifuge résultant du mouvement giratoire de notre système solaire ; et quelles que soient les explications qu'on en donne, on n'en donnera jamais une explication suffisante sans appliquer le principe du mouvement, sans s'élever au premier moteur, autrement dit sans revenir à l'argument métaphysique.

Les *biologistes* discutent toujours la question de la génération spontanée. Des savants, comme M. Cuénot, de Nancy, l'estiment « incroyable », quelles que soient les conditions supposées, à cause de la différence irréductible, qui sépare de la matière brute les organismes vivants les plus bas. Mais, quand même elle serait possible au sens de saint Augustin, c'est-à-dire en admettant que la vie en puissance dès l'origine du monde (du fait de la création), n'aurait actualisé ses germes que plus tard, elle ne suffirait pas toute seule à expliquer l'origine de la vie ; car toute arrivée à l'existence. n'a d'explication suffisante que dans le premier moteur. L'argument métaphysique donne seul l'explication dernière et conduit à Dieu.

CERTITUDE DE CETTE PREUVE

14. Nous le voyons, la première voie *peut* conduire, conduit par *elle-même* à la *certitude métaphysique* de l'existence de *Dieu*. Elle conduit *directement* au premier moteur immobile ; *indirectement*, mais par une déduction facile et rapide, à Dieu l'Être universellement et infiniment parfait, Cause de tous les autres êtres, si bien que saint Thomas a pu écrire : « Ce premier moteur tout le monde entend que c'est Dieu. » Beaucoup n'entendent peut-être cette équation qu'avec une *certitude morale*. Mais il est facile d'arriver en cela aussi à la *certitude métaphysique*.

Deuxième voie :

PREUVE PAR LA CONSERVATION
DES DIVERS ÊTRES DANS L'EXISTENCE

15. Prenons la seconde voie de saint Thomas. — Non seulement les différents êtres qui sont dans le monde agissent les uns sur les autres, *se meuvent* les uns les autres, mais encore *par ces mouvements, ils se conservent* les uns les autres *dans l'existence*. Ils sont *causes efficientes*, non pas seulement, comme nous l'avons dit à la première voie, de l'arrivée à l'existence d'autres êtres : substances ou accidents, mais aussi *causes efficientes de leur conservation dans l'existence*, de leur persévérance dans le temps.

Parmi tous les mouvements considérés à la première voie, les uns donnent naissance à des êtres accidentels, les autres à des êtres substantiels. Les êtres accidentels comme un acte libre de volonté, ne persévèrent dans le temps, que par un moteur, *une cause* : ici, l'influence persévérante de la volonté sur elle-même, l'influence persévérante du désir naturel nécessaire du bien universellement parfait, capable de donner le bonheur. Les

êtres substantiels ne conservent l'existence que par l'action de *causes* souvent différentes de celles qui leur ont donné naissance ; ainsi l'homme qui est arrivé à l'existence du fait de son père, ne conserve l'existence que du fait d'un grand nombre de causes ; air avec sa pression et sa composition chimique déterminées, soleil avec sa chaleur, aliments, etc...

Si Dieu est la *Cause universellement et infiniment parfaite de tous les autres êtres*, Il doit être cause de conservation dans l'existence pour tous les êtres du monde, substances et accidents, et on pourra donc, à partir de n'importe laquelle de ces conservations, remonter une série de causes efficientes conservatrices qui conduira à Lui. Voilà l'idée de la preuve.

Etablissons-en le point de départ : *il y a des êtres dans le monde qui sont conservés dans l'existence ; même tous les êtres du monde sont conservés dans l'existence*. Il suffirait bien en effet, nous le verrons, d'établir notre proposition de départ par un seul exemple ; or, déjà nous avons donné deux exemples de conservation : conservation d'un accident et conservation d'une substance (1) ; mais il y a avantage, nous le verrons aussi, à établir d'abord que le fait de la conservation dans l'existence est un fait général.

Par l'existence nous entendons avec les scolastiques « l'acte d'une essence » : c'est-à-dire l'état d'union de *tous les éléments constitutifs* d'une essence, *entre eux et avec quelque « accident absolu »* au moins qui perfectionne cette essence : quantité ou qualité s'il s'agit d'une substance matérielle (2), qualité seulement s'il s'agit d'une substance spirituelle : accidents absolus aux-

1. Il faut remarquer du reste que l'accident n'a l'existence que dans une substance et ne la conserve que par cette substance évidemment. La question de la conservation dans l'existence se réduit donc à la conservation des substances.

2. Remarquer que pour saint Thomas « la quantité » entre dans l'essence individuelle (cf. sa théorie du principe d'individuation) ; mais il faut entendre la quantité « interminata », potentielle ou interne ; la *quantité* dimensive, actuelle ou *externe*, appartient à l'existence. C'est d'elle que nous parlons. (Aristote distinguait de même quantité et qualités potentielles, quantité et qualités actuelles).

CERTITUDE DE CETTE PREUVE

14. Nous le voyons, la première voie *peut* conduire, conduit par *elle-même* à la *certitude métaphysique* de l'existence de Dieu. Elle conduit *directement* au premier moteur immobile ; *indirectement*, mais par une déduction facile et rapide, à Dieu l'Être universellement et infiniment parfait, Cause de tous les autres êtres, si bien que saint Thomas a pu écrire : « Ce premier moteur tout le monde entend que c'est Dieu. » Beaucoup n'entendent peut-être cette équation qu'avec une certitude *morale*. Mais il est facile d'arriver en cela aussi à la *certitude métaphysique*.

Deuxième voie :

PREUVE PAR LA CONSERVATION
DES DIVERS ÊTRES DANS L'EXISTENCE

15. Prenons la seconde voie de saint Thomas. — Non seulement les différents êtres qui sont dans le monde agissent les uns sur les autres, *se meuvent* les uns les autres, mais encore *par ces mouvements, ils se conservent* les uns les autres *dans l'existence*. Ils sont *causes efficientes*, non pas seulement, comme nous l'avons dit à la première voie, de l'arrivée à l'existence d'autres êtres : substances ou accidents, mais aussi *causes efficientes de leur conservation dans l'existence*, de leur persévérance dans le temps.

Parmi tous les mouvements considérés à la première voie, les uns donnent naissance à des êtres accidentels, les autres à des êtres substantiels. Les êtres accidentels comme un acte libre de volonté, ne persévèrent dans le temps, que par un moteur, *une cause* : ici, l'influence persévérante de la volonté sur elle-même, l'influence persévérante du désir naturel nécessaire du bien universellement parfait, capable de donner le bonheur. Les

êtres substantiels ne conservent l'existence que par l'action de *causes* souvent différentes de celles qui leur ont donné naissance ; ainsi l'homme qui est arrivé à l'existence du fait de son père, ne conserve l'existence que du fait d'un grand nombre de causes ; air avec sa pression et sa composition chimique déterminées, soleil avec sa chaleur, aliments, etc...

Si Dieu est la *Cause universellement et infiniment parfaite de tous les autres êtres*, Il doit être cause de conservation dans l'existence pour tous les êtres du monde. substances et accidents, et on pourra donc, à partir de n'importe laquelle de ces conservations, remonter une série de causes efficientes conservatrices qui conduira à Lui. Voilà l'idée de la preuve.

Etablissons-en le point de départ : *il y a des êtres dans le monde qui sont conservés dans l'existence ; même tous les êtres du monde* sont conservés dans l'existence. Il suffirait bien en effet, nous le verrons, d'établir notre proposition de départ par un seul exemple ; or, déjà nous avons donné deux exemples de conservation : conservation d'un accident et conservation d'une substance (1) ; mais il y a avantage, nous le verrons aussi, à établir d'abord que le fait de la conservation dans l'existence est un fait général.

Par l'existence nous entendons avec les scolastiques « l'acte d'une essence » : c'est-à-dire l'état d'union de *tous les éléments constitutifs* d'une essence, *entre eux et avec quelque « accident absolu »* au moins qui perfectionne cette essence : quantité ou qualité s'il s'agit d'une substance matérielle (2), qualité seulement s'il s'agit d'une substance spirituelle : accidents absolus aux-

1. Il faut remarquer du reste que l'accident n'a l'existence que dans une substance et ne la conserve que par cette substance évidemment. La question de la conservation dans l'existence se réduit donc à la conservation des substances.

2. Remarquer que pour saint Thomas « la quantité » entre dans l'essence individuelle (cf. sa théorie du principe d'individuation) ; mais il faut entendre la quantité « interminata », potentielle ou interne ; la *quantité* dimensive, actuelle ou *externe*, appartient à l'existence. C'est d'elle que nous parlons. (Aristote distinguait de même quantité et qualités potentielles, quantité et qualités actuelles).

quels viennent se joindre peu à peu les accidents relatifs comme les actions, les passions...

Considérons donc successivement les substances matérielles et les substances spirituelles.

Les *substances matérielles* ont besoin d'être conservées dans l'existence : la chose est évidente d'abord pour les vivants : la vie consiste dans le mouvement, dans de continuelles modifications ; elle est donc perpétuellement *causée, conservée*. C'est ainsi que l'homme subsiste, *conserve son existence*, par l'action continue, légèrement variable, de l'air, du soleil, des aliments... et par les réactions de l'organisme, d'où résulte un certain équilibre qui est la vie. Que l'équilibre soit rompu, que l'action de l'un des agents cosmiques (la pression atmosphérique par exemple) devienne trop forte, et l'homme *cesse d'exister*. Parmi les *substances minérales*, la chose paraît évidente aussi pour les *corps composés* : l'eau par exemple, composée d'oxygène et d'hydrogène, n'est conservée dans l'existence que par un certain équilibre thermique, électrique... plus ou moins stable suivant les circonstances : puisque à une température élevée, l'oxygène et l'hydrogène se dissocient, et qu'il suffit de faire passer un courant électrique dans l'eau pour la décomposer, de faire jaillir une forte étincelle électrique dans le mélange d'oxygène et d'hydrogène pour reproduire de l'eau. — Les corps réputés *simples* apparaissent eux-mêmes aujourd'hui à certains savants comme dépendant dans leur existence de certaines causes, non pas seulement parcequ'ils peuvent toujours entrer dans des combinaisons, mais encore d'après eux parcequ'ils pourraient se transmuter les uns dans les autres : l'uranium par exemple se transmuterait dans le radium, le radium en d'autres produits : tous les corps « simples » en effet sont reconnus de plus en plus comme constitués d'éléments ténus, les électrons, animés d'un mouvement rapide autour d'un noyau central ; d'après les savants évoques, ces électrons seraient susceptibles de se séparer, de se désagréger sous l'influence de certaines causes. De là les transmutations. Peu importe du reste cette hypothèse.

Si nous abandonnons le terrain scientifique pour reve-

nir au terrain philosophique, nous *pouvons* arriver à la certitude : toute substance matérielle et même les électrons (?), même les éléments derniers des corps, s'il y en a, et qu'ils soient en nombre fini ou en séries infinies (?), ont besoin d'être conservés dans l'existence.

En effet, quand la substance corporelle, même élémentaire, arrive à l'existence, dans le fait même elle actualise ses propriétés naturelles (cf. n. 13, au début), son étendue, ses énergies, autrement dit sa quantité externe, ses qualités externes, par mouvement instantané *e potentia internâ essentiali* (à partir de la quantité interne, des qualités internes) (1) ; elle a alors l'existence qui se développera dans le temps par les actions, les passions... Mais elle ne la conserve et ses accidents absolus ne durent qu'autant que la durée leur est donnée, toujours par mouvement instantané *e potentia internâ substantiæ*. Car, si la substance matérielle ne produisait pas à chaque instant et par mouvement instantané ses accidents absolus, elle n'aurait pas ces propriétés naturelles, ces qualités externes qui lui permettent d'agir dans le temps et de se faire connaître de nous.

Il en est de même pour les substances spirituelles, pour les âmes, et par la même raison : quand une âme arrive à l'existence dans un corps, *ipso facto* elle actualise son intelligence, sa volonté par mouvement instantané *e potentia internâ substantiæ*, et ces facultés ne durent qu'autant que la durée leur est donnée instant par instant toujours par mouvement instantané *e potentia internâ substantiæ*. Sans cela, l'âme n'aurait pas ces facultés, par lesquelles elle accomplit ses actes dans le temps et se fait connaître de nous : la conscience saisit en effet ces actes, et les saisit comme produits par des tendances naturelles, permanentes, qui sont les

1. L'arrivée à l'existence est forcément instantanée ; en effet, l'existence résulte par définition pour tout être de ce monde de l'union d'un certain nombre d'éléments substantiels et accidentels ; la substance a donc l'existence en acte ou bien elle ne l'a pas encore et n'existe qu'en puissance : il n'y a pas d'intermédiaires, de progrès possible dans l'arrivée à l'existence. Voilà pourquoi l'actualisation des accidents absolus, d'où résulte l'arrivée à l'existence, est un mouvement instantané.

quels viennent se joindre peu à peu les accidents relatifs comme les actions, les passions...

Considérons donc successivement les substances matérielles et les substances spirituelles.

Les *substances matérielles* ont besoin d'être conservées dans l'existence : la chose est évidente d'abord pour *les vivants* : la vie consiste dans le mouvement, dans de continuelles modifications ; elle est donc perpétuellement *causée, conservée*. C'est ainsi que l'homme subsiste, *conserve son existence*, par l'action continue, légèrement variable, de l'air, du soleil, des aliments... et par les réactions de l'organisme, d'où résulte un certain équilibre qui est la vie. Que l'équilibre soit rompu, que l'action de l'un des agents cosmiques (la pression atmosphérique par exemple) devienne trop forte, et l'homme *cesse d'exister*. Parmi les *substances minérales*, la chose paraît évidente aussi pour les *corps composés* : l'eau par exemple, composée d'oxygène et d'hydrogène, n'est conservée dans l'existence que par un certain équilibre thermique, électrique... plus ou moins stable suivant les circonstances : puisque à une température élevée, l'oxygène et l'hydrogène se dissocient, et qu'il suffit de faire passer un courant électrique dans l'eau pour la décomposer, de faire jaillir une forte étincelle électrique dans le mélange d'oxygène et d'hydrogène pour reproduire de l'eau. — Les corps réputés *simples* apparaissent eux-mêmes aujourd'hui à certains savants comme dépendant dans leur existence de certaines causes, non pas seulement parcequ'ils peuvent toujours entrer dans des combinaisons, mais encore d'après eux parcequ'ils pourraient se transmuter les uns dans les autres : l'uranium par exemple se transmuterait dans le radium, le radium en d'autres produits : tous les corps « simples » en effet sont reconnus de plus en plus comme constitués d'éléments ténus, les électrons, animés d'un mouvement rapide autour d'un noyau central ; d'après les savants évoques, ces électrons seraient susceptibles de se séparer, de se désagréger sous l'influence de certaines causes. De là les transmutations. Peu importe du reste cette hypothèse.

Si nous abandonnons le terrain scientifique pour reve-

nir au terrain philosophique, nous *pouvons* arriver à la certitude : toute substance matérielle et même les électrons (?), même les éléments derniers des corps, s'il y en a, et qu'ils soient en nombre fini ou en séries infinies (?), *ont besoin d'être conservés dans l'existence.*

En effet, quand la substance corporelle, même élémentaire, *arrive à l'existence*, dans le fait même elle *actualise ses propriétés naturelles* (cf. n. 13, au début), son étendue, ses énergies, autrement dit sa quantité externe, ses qualités externes, *par mouvement instantané e potentia internâ essentiali* (à partir de la quantité interne, des qualités internes) (1) ; elle a alors *l'existence* qui se développera dans le temps par les actions, les passions... Mais elle *ne la conserve* et ses *accidents absolus* ne durent qu'autant que la durée leur est donnée, toujours *par mouvement instantané e potentia internâ substantiae*. Car, si la substance matérielle ne produisait pas à chaque instant et par mouvement instantané ses accidents absolus, elle n'aurait pas ces propriétés naturelles, ces qualités externes qui lui permettent d'agir dans le temps et de se faire connaître de nous.

Il en est de même pour les *substances spirituelles*, pour les âmes, et par la même raison : quand une âme *arrive à l'existence* dans un corps, *ipso facto* elle actualise son intelligence, sa volonté par mouvement instantané *e potentia internâ substantiae*, et ces *facultés* ne durent qu'autant que la durée leur est donnée instant par instant toujours par mouvement instantané *e potentia internâ substantiae*. Sans cela, l'âme n'aurait pas ces facultés, par lesquelles elle accomplit ses actes dans le temps et se fait connaître de nous : la conscience saisit en effet ces actes, et les saisit comme produits par des *tendances naturelles*, permanentes, qui sont les

1. L'arrivée à l'existence est forcément *instantanée* ; en effet, l'existence résulte par définition pour tout être de ce monde de l'union d'un certain nombre d'éléments substantiels et accidentels ; la substance a donc l'existence en acte ou bien elle ne l'a pas encore et n'existe qu'en puissance : il n'y a pas d'intermédiaires, de progrès possible dans l'arrivée à l'existence. Voilà pourquoi l'actualisation des accidents absolus, d'où résulte l'arrivée à l'existence, est un *mouvement instantané*.

facultés, et la *nature* même qui produit incessamment ces facultés (1).

Le point de départ de la seconde voie est donc absolument général : *la conservation dans l'existence de tous les êtres du monde suppose le mouvement au moins instantané ; elle est un effet.*

Appliquons à n'importe laquelle de ces conservations le principe de causalité : cette conservation, supposant un mouvement dans l'être conservé, *exige* un moteur, *une cause distincte*. Cette cause elle-même, *si elle n'est pas transcendante au monde*, moteur absolument immobile (2), ne sera conservée dans l'existence avec son action conservatrice que par une seconde cause, un second moteur, puisque cette action conservatrice est dans ce cas encore un mouvement. Nous pouvons répéter le même raisonnement pour la conservation dans l'existence de la seconde cause : elle en exige une troisième et ainsi de suite. Mais on ne peut remonter indéfiniment dans cette série qui est une série de causes propres subordonnées les unes aux autres (vu au n° 13a). On arrive donc nécessairement à une *cause dont l'existence conservatrice n'est pas conservée par une autre*, qui conserve son existence par elle-même, et qui explique seule suffisamment la conservation dans l'existence de toutes les précédentes. Elle se confond du reste avec le premier moteur immobile de toute la série des mouvements conservateurs.

Indiquons un exemple pour éclairer le raisonnement : La conservation dans l'existence de l'homme exige la conservation dans l'existence de l'athmosphère avec sa pression à peu près fixe ; cette conservation exige la

1. Il ne s'agit pas d'un témoignage de la conscience sur la spiritualité de notre *nature*, mais sur son *activité foncière*, qui se révèle au regard de la conscience, car c'est le propre de la *nature spirituelle* de pouvoir *revenir complètement* sur elle-même. (cf. *Qu. disp. de Veritate*, q. 1, a. 9 ; — cf. aussi ce que nous avons dit n. 9 *in fine* et n. 13 a, au début et à la fin).

Remarquer que nous aurons à nous demander plus loin (n. 18) si la *conservation dans l'existence* dont il s'agit ici ne suppose pas une autre *conservation* plus profonde, de la *substance* même ; car l'existence enveloppe la substance. Alors nous verrons clairement par le raisonnement ce que déjà nous atteignons ici par la conscience.

2. Exempt même du mouvement instantané.

conservation dans l'existence de la terre avec son attraction, car si l'attraction venait par exemple à faiblir sensiblement, l'atmosphère se dissiperait ; la conservation de la terre exige à son tour la conservation dans l'existence des molécules qui la composent avec des forces de cohésion variant peu, ce qui exige encore la conservation des électrons avec leurs forces électriques d'attraction relativement fixes, fixité sans laquelle la cohésion varierait trop,... et ainsi de suite jusqu'au Moteur et Conservateur premier.

Objectera-t-on qu'il pourrait y avoir une *série circulaire* de causes conservatrices subordonnées les unes aux autres, cette série pouvant même se réduire à deux causes agissant l'une sur l'autre, s'attirant l'une l'autre par exemple ? — Cette série circulaire est *impossible* (1); car tout *perfectionnement* d'un être, tout passage de la puissance à l'acte, exige la causalité d'un être *plus parfait* virtuellement (3^e principe : n. 10); donc cette série de causes conservatrices subordonnées les unes aux autres va toujours en *s'élevant* ; elle ne peut pas s'incurver se fermer en cercle. Impossible encore parce que la *cause* doit *exister avant* l'effet, au moins *avoir priorité* de nature sur l'effet ; si la série était circulaire l'effet serait cause de sa propre cause et devrait donc exister avant elle ou au moins avoir priorité de nature sur elle, ce qui est impossible.

Nous arrivons donc à une *cause première* de la conservation considérée : c'est le premier moteur de la série des causes conservatrices de cette vie humaine. Nous avons déjà prouvé à la première voie que ce premier Moteur devait être infiniment parfait, qu'il était Dieu (n.13, in fine).

RAPPORTS DE LA DEUXIÈME VOIE AVEC LA PREMIÈRE

16. L'intérêt de cette deuxième voie est de mettre en lumière par une inférence directe à partir des

1. Nous ne nions pas que deux molécules puissent s'attirer réciproquement; mais ce que nous nions, c'est que cela puisse se faire sans une troisième cause au moins, qui fasse passer à l'acte la puissance active qu'a chaque corps d'attirer le voisin.

choses de ce monde, que Dieu Premier Moteur, n'est pas seulement immobile, *agissant par son essence, existant par Lui-même* (a se) mais aussi qu'Il continue d'exister et d'agir, qu'Il conserve son existence par sa seule essence (1).

Cette essence, qui est universellement et infiniment parfaite (cf. n. 13, in fine), explique la conservation dans l'existence de tous les autres êtres, comme leur arrivée à l'existence.

La deuxième voie s'appuie sur la première, puisqu'elle part elle aussi du mouvement, conduit au premier moteur immobile, et emploie le même raisonnement pour reconnaître en lui Dieu, l'Être infiniment parfait, Cause de toutes les autres existences et de tous les autres êtres.

CERTITUDE DE LA DEUXIÈME VOIE

La deuxième voie, telle que nous venons de la parcourir, participe à la *certitude métaphysique* de la première et elle la corrobore. L'universalité donnée à la majeure, établissant la loi générale de la conservation des existences dans le monde, permet de montrer *directement* la nécessité d'un Dieu conservateur de ces existences. Sans cette généralisation de la majeure, on pourrait encore établir la preuve, mais elle ne différerait pas beaucoup de la première, ne s'élèverait directement qu'au premier moteur, et *indirectement* seulement au conservateur qui se conserve lui-même.

La deuxième voie, illustre la première en la développant, et constitue avec elle une deuxième preuve plus forte que la première toute seule.

1. On ne peut dire que cette première cause *se conserve* l'existence elle-même en ce sens qu'elle la causerait. Cette notion qu'a soutenue Descartes (aséité positive) ne peut se soutenir; car selon la remarque de saint Thomas (2a via), la notion de cause emporte priorité d'existence (ou de nature) sur son effet; et on ne peut dire qu'un être a priorité d'existence (ou de nature) sur lui-même. Donc la première cause n'est *pas cause* de sa propre existence, ne se la conserve pas elle-même causativement; mais elle la *possède*, parce qu'elle est l'Être universellement et infiniment parfait, et elle la *garde* par elle-même, par son essence, qui n'admet aucun mouvement ni essentiel, ni accidentel, ni temporel, ni instantané; elle n'est donc conservée par personne : c'est l'*aséité négative*.

Troisième voie :

PREUVE PAR LA CONTINGENCE
DES DIVERS ÊTRES DE L'UNIVERS
CONSIDÉRÉS DANS LEUR EXISTENCE

17. Nous pouvons passer plus rapidement sur la troisième voie : car elle se relie étroitement à la seconde. Elle établit en effet d'abord, qu'il existe un être *nécessaire*, comme la seconde a établi d'abord qu'il existe un être conservant son existence par lui-même ; or, tout être qui *existe et conserve son existence par essence*, existe *nécessairement* ; ne peut pas ne pas exister ; en effet, il *n'est pas en puissance* d'exister ou de *ne pas exister* ; il a *l'existence en acte* et la conserve par essence, et sans cause, *nécessairement* donc (et même de façon universellement et infiniment parfaite comme nous l'avons vu déjà : n° 13 in fine). On voit ici *a priori* la dépendance étroite de la deuxième et de la troisième voie.

Saint Thomas établit, *a posteriori*, qu'il existe un être nécessaire en reprenant la série des causes de la deuxième voie. On peut réduire sa preuve à ceci :

Il y a des êtres *qui peuvent exister ou ne pas exister* : l'homme, par exemple, puisqu'il suffit de faire varier un peu la pression atmosphérique pour qu'il meure (1).

Or, un tel être exige au moins une cause, qui est nécessaire à son existence ; ici, l'atmosphère avec sa pression relativement fixe, ne variant que dans certaines limites, atmosphère qui elle-même *peut exister ou ne pas exister* dans cet état actuel de pression, qui donc exige une autre cause, nécessaire à son existence... et ainsi de suite.

Mais, *il faut s'arrêter dans cette série de causes propres subordonnées*, et arriver à une première cause nécessaire à l'existence de toutes ses subordonnées qui, elle, *existe et ne peut pas ne pas exister* : c'est-à-dire qui existe *nécessairement*, dont l'existence n'a pas besoin d'être causée.

1. Cf. Cardinal Billot, *De Deo Uno*, p. 65. — P. Garrigou-Lagrange, *Dieu*, 3^{me} éd., p. 269.

choses de ce monde, que Dieu Premier Moteur, n'est pas seulement immobile, *agissant par son essence, existant par Lui-même* (a se) mais aussi qu'il continue *d'exister et d'agir, qu'il conserve son existence par sa seule essence* (1).

Cette essence, qui est universellement et infiniment parfaite (cf. n. 13, in fine), explique la conservation dans l'existence de tous les autres êtres, comme leur arrivée à l'existence.

La deuxième voie s'appuie sur la première, puisqu'elle part elle aussi du mouvement, conduit au premier moteur immobile, et emploie le même raisonnement pour reconnaître en lui Dieu, l'Être infiniment parfait, Cause de toutes les autres existences et de tous les autres êtres.

CERTITUDE DE LA DEUXIÈME VOIE

La deuxième voie, telle que nous venons de la parcourir, participe à la *certitude métaphysique* de la première et elle la corrobore. L'universalité donnée à la majeure, établissant la loi générale de la conservation des existences dans le monde, permet de montrer *directement* la nécessité d'un Dieu conservateur de ces existences. Sans cette généralisation de la majeure, on pourrait encore établir la preuve, mais elle ne différerait pas beaucoup de la première, ne s'élèverait directement qu'au premier moteur, et *indirectement* seulement au conservateur qui se conserve lui-même.

La deuxième voie, illustre la première en la développant, et constitue avec elle une deuxième preuve plus forte que la première toute seule.

1. On ne peut dire que cette première cause *se conserve* l'existence elle-même en ce sens qu'elle la causerait. Cette notion qu'a soutenue Descartes (asété positive) ne peut se soutenir; car selon la remarque de saint Thomas (2a via), la notion de cause emporte priorité d'existence (ou de nature) sur son effet; et on ne peut dire qu'un être a priorité d'existence (ou de nature) sur lui-même. Donc la première cause n'est *pas cause* de sa propre existence, ne se la conserve pas elle-même causativement; mais elle la *possède*, parce qu'elle est l'Être universellement et infiniment parfait, et elle la *garde* par elle-même, par son essence, qui n'admet aucun mouvement ni essentiel, ni accidentel, ni temporel, ni instantané; elle n'est donc conservée par personne : c'est l'*asété négative*.

Troisième voie :

PREUVE PAR LA CONTINGENCE
DES DIVERS ÊTRES DE L'UNIVERS
CONSIDÉRÉS DANS LEUR EXISTENCE

17. Nous pouvons passer plus rapidement sur la troisième voie : car elle se relie étroitement à la seconde. Elle établit en effet d'abord, qu'il existe un être *nécessaire*, comme la seconde a établi d'abord qu'il existe un être conservant son existence par lui-même ; or, tout être qui *existe et conserve son existence par essence*, existe *nécessairement* ; ne peut pas ne pas exister ; en effet, il *n'est pas en puissance* d'exister ou de ne pas exister ; il a *l'existence en acte* et la conserve par essence, et sans cause, *nécessairement* donc (et même de façon universellement et infiniment parfaite comme nous l'avons vu déjà : n° 13 in fine). On voit ici *a priori* la dépendance étroite de la deuxième et de la troisième voie.

Saint Thomas établit, *a posteriori*, qu'il existe un être nécessaire en reprenant la série des causes de la deuxième voie. On peut réduire sa preuve à ceci :

Il y a des êtres *qui peuvent exister ou ne pas exister* : l'homme, par exemple, puisqu'il suffit de faire varier un peu la pression atmosphérique pour qu'il meure (1).

Or, un tel être exige au moins une cause, qui est nécessaire à son existence ; ici, l'atmosphère avec sa pression relativement fixe, ne variant que dans certaines limites, atmosphère qui elle-même *peut exister ou ne pas exister* dans cet état actuel de pression, qui donc exige une autre cause, nécessaire à son existence... et ainsi de suite.

Mais, *il faut s'arrêter dans cette série de causes propres subordonnées*, et arriver à une première cause nécessaire à l'existence de toutes ses subordonnées qui, elle, *existe et ne peut pas ne pas exister* : c'est-à-dire qui existe *nécessairement*, dont l'existence n'a pas besoin d'être causée.

1. Cf. Cardinal Billot, *De Deo Uno*, p. 65. — P. Garrigou-Lagrange, *Dieu*, 3^{me} éd., p. 269.

L'intérêt de cette troisième voie, c'est de montrer *a posteriori* que le Premier Moteur non seulement existe et se conserve par lui-même, mais encore existe nécessairement. — Au sujet de ses rapports avec la première voie et de sa certitude, il y aurait à faire les mêmes remarques que pour la seconde. Elle constitue, surtout prise en bloc avec les deux premières voies, une troisième preuve de certitude *métaphysique*.

PREUVE PAR LES DEGRÉS D'ÊTRE

18. Passons à la quatrième voie.

a) Elle part des différents degrés de perfection qui sont dans les êtres de l'Univers. Ces différents êtres avons-nous vu (1^e voie), agissent les uns sur les autres ; par là, ils se conservent dans l'existence (2^e voie), même se perfectionnent, les plus parfaits au moins : c'est un fait d'expérience déjà reconnu (n^o 11). Mais pourquoi agissent-ils ainsi, les uns sur les autres ? — Parcequ'ils sont plus parfaits les uns que les autres sous tel ou tel rapport : en effet, *tout perfectionnement d'un être exige comme cause efficiente un être plus parfait* au moins virtuellement (n. 10).

Ce principe n'explique pas seulement les actions des différents êtres du monde, les uns sur les autres. Il va nous permettre d'expliquer les *différents degrés d'être* eux-mêmes. Ne peut-on pas en effet les considérer comme des perfectionnements, souvent d'un être imparfait existant antérieurement, mais *toujours finalement d'un être simplement possible, néant d'existence* ? Quels sont-ils d'abord ces degrés d'être ? — Ils sont, à ne considérer que les perfections générales et absolument simples, c'est-à-dire celles qui d'elles-mêmes ne supposent aucune imperfection : l'être, l'être cause, l'être vivant, l'être intelligent. La matière première des scolastiques par exemple, est être et n'est pas cause efficiente ; tous les corps sont causes efficientes ; les végétaux, les animaux, les hommes sont des êtres vivants ; les hommes des êtres intelligents. De ce point de départ, et à l'aide du principe énoncé, ne pourrions-nous pas nous

élever *directement* à l'existence de *l'Etre universellement et infiniment parfait*, cause de tous les autres êtres, à l'existence de Dieu ?

Le point de départ de la quatrième voie, tel que nous le *concevons*, ce n'est plus l'arrivée des diverses essences à l'existence comme à la première voie ; il est plus général, c'est leur *arrivée à l'être*(1), même à l'être imparfait, à l'état de puissance d'exister, leur arrivée à l'être *à partir de la simple possibilité*, à partir *du néant* (2).

Une molécule d'eau par exemple arrive à l'existence actuelle quand un atome d'oxygène et deux atomes d'hydrogène se trouvent *unis* substantiellement et produisent par résultante naturelle leurs accidents absolus (3) ($2\text{H} + \text{O} = \text{H}_2\text{O}$). Elle est arrivée à *l'être réel* déjà quand *l'union substantielle* est faite entre ses éléments atomiques O et H avant toute production d'accidents : il n'y a pas de différence de temps entre l'arrivée à l'être et l'arrivée à l'existence ; mais il y a différence réelle. On peut même dire que la molécule d'eau est arrivée à l'être, dans ses éléments au moins, les atomes d'O et d'H, dès que leurs éléments plus éloignés, les noyaux et électrons par exemple, *sont unis* de manière à constituer les essences de l'oxygène et de l'hydrogène, même dès qu'ils *existent* tous séparément, même dès qu'ils ont été *tirés tous du néant*. Elle ne serait pas encore arrivée à l'être, si un de ces éléments manquait, s'il était encore dans le *néant* ; mais si tous sont réalisés, même éloignés les uns des autres, la molécule d'eau est *arrivée* déjà à l'être imparfait, à l'existence en puissance, puisque désormais sont réalisés tous les éléments de l'existence en acte.

Ce point de départ de la quatrième voie, tel que nous le *concevons*, est *absolument général* : il s'étend à tous les êtres de l'Univers absolument, non seulement aux éléments des corps, mais même à la matière première des scolastiques, même aux esprits. Il est à remarquer en

1. Cf. Mercier, *Ontologie*, n. 56, I, 2° ; — Garrigou-Lagrange, *Dieu*, p. 361, 3^{me} éd.

2. Cf. S. Thom., 1 p., q. 44, a. 2 c ; le point de départ, c'est la production de l'être *ex nihilo*, c'est la *création* de l'être.

3. Cf. n° 15, la définition de l'existence.

effet que la matière première, du fait même de sa définition, n'existe pas *en elle-même*, n'arrive donc pas à l'existence, mais arrive bien à l'être, en puissance de recevoir simultanément telle « forme substantielle » et telle existence déterminée. Quant aux éléments des corps et aux esprits, ils arrivent bien à l'existence, mais il faut qu'ils aient l'être d'abord. Alors, et simultanément du reste, des puissances internes de leur substance sont tirés leurs accidents absolus : étendue et énergies pour les corps ; qualités, facultés pour les esprits : c'est ainsi qu'ils arrivent à l'existence, après être arrivés à l'être.

b) Le point de départ de la quatrième voie absolument général ainsi conçu, il importe d'en établir *le fait*, d'établir que vraiment *tous les êtres de l'Univers arrivent à l'être* à partir du néant par un fait de causalité, autrement dit *sont créés ex nihilo*. Considérons successivement les *êtres spirituels*, les *êtres matériels*.

1^o Pour ce qui regarde *les esprits*, la chose est certaine : l'âme humaine *arrive à l'être*, par un fait de causalité, passe du néant à l'être en chacun de nous, *du fait d'un autre*.

En effet, toutes les hypothèses que l'on peut concevoir sur l'origine d'un être se réduisent à trois, si on ne tient pas compte du temps, si on ne distingue pas origine temporelle, origine *ab aeterno*. Ou bien il passe de la puissance à l'acte, c'est-à-dire de l'être inachevé à l'être achevé, ou bien il passe du néant à l'être, ou bien il est par lui-même.

Or, l'âme humaine ne passe pas de la puissance à l'acte, dans sa première origine ; elle arrive bien à l'existence par un passage instantané de la puissance à l'acte, nous l'avons dit (n^o 15) ; mais il s'agit maintenant d'expliquer l'origine même de cette puissance, l'origine *de l'essence* de l'âme. Or, l'essence de l'âme n'était *pas* en puissance *dans des éléments* : *ni* dans des éléments matériels, car elle est simple, immatérielle, spirituelle ; *ni* dans des éléments immatériels, comme les âmes spirituelles des parents, car ces éléments sont simples, indivisibles. Donc l'âme humaine ne passe pas de la puissance à l'acte dans sa première origine.

Reste qu'elle soit *par elle-même*, ou bien qu'elle soit *par autrui en passant du néant à l'être*.

Or, elle n'est pas *par elle-même* (a se) : certainement pas d'abord au sens d'une aséité positive, notion contraire au principe de causalité, nous l'avons dit (n° 16) ; certainement pas non plus au sens de *l'aséité négative* ; car, si l'âme humaine avait l'être *par elle-même*, sans le recevoir de personne, elle ne pourrait pas ne pas être, elle serait l'Être nécessaire, elle serait l'Être universellement et *infiniment parfait*. Nous l'avons vu (n° 13 b) quand il s'agissait de l'existence ; la démonstration serait exactement la même : il suffit de remplacer le mot existence par le mot être.

Or, l'âme humaine est *imparfaite*.

Donc, elle n'a pas l'être *par elle-même*. — Elle l'a *par autrui*, et en *passant du néant à l'être* : c'est la seule hypothèse qui reste. Elle *arrive à l'être, à partir du néant, par un fait de causalité* (1). Elle est créée.

2° Il en est de même pour *tous les êtres matériels* quels qu'ils soient : matière première des scolastiques, corps, êtres vivants, et hommes mêmes. Tous ces êtres hiérarchisés, et par suite *tous les degrés d'être, arrivent à l'être à partir du néant par un fait de causalité*, sont créés.

Les hommes, les êtres vivants, les corps composés de plusieurs éléments, même les corps qui ne sont constitués que d'un seul élément supposé dernier : électron, élément d'éther (?)... arrivent à cet *être achevé* qu'on appelle l'existence (à un moment ou à l'autre), en passant de la puissance à l'acte, sous l'action d'un moteur ; nous avons vu cela à la première et à la deuxième voie. Mais tous ces corps-là, et même la matière première des scolastiques,... *tous les êtres matériels* absolument *arrivent d'abord à l'être imparfait*, sortent premièrement *du néant par un fait de causalité*.

Il suffit de le prouver pour un élément matériel quelconque, dernier ou non, et pour la matière première qu'il contient : nous l'aurons prouvé par là même pour tous les êtres matériels.

1. Peu importe, du reste, pour le problème de l'existence de Dieu, le moment où elle y arrive.

effet que la matière première, du fait même de sa définition, n'existe pas *en elle-même*, n'arrive donc pas à l'existence, mais arrive bien à l'être, en puissance de recevoir simultanément telle « forme substantielle » et telle existence déterminée. Quant aux éléments des corps et aux esprits, ils arrivent bien à l'existence, mais il faut qu'ils aient l'être d'abord. Alors, et simultanément du reste, des puissances internes de leur substance sont tirés leurs accidents absolus : étendue et énergies pour les corps ; qualités, facultés pour les esprits : c'est ainsi qu'ils arrivent à l'existence, après être arrivés à l'être.

b) Le point de départ de la quatrième voie absolument général ainsi conçu, il importe d'en établir *le fait*, d'établir que vraiment *tous les êtres de l'Univers arrivent à l'être* à partir du néant par un fait de causalité, autrement dit *sont créés ex nihilo*. Considérons successivement les *êtres spirituels*, les *êtres matériels*.

1^o Pour ce qui regarde *les esprits*, la chose est certaine : l'âme humaine *arrive à l'être*, par un fait de causalité, passe du néant à l'être en chacun de nous, *du fait d'un autre*.

En effet, toutes les hypothèses que l'on peut concevoir sur l'origine d'un être se réduisent à trois, si on ne tient pas compte du temps, si on ne distingue pas origine temporelle, origine *ab aeterno*. Ou bien il passe de la puissance à l'acte, c'est-à-dire de l'être inachevé à l'être achevé, ou bien il passe du néant à l'être, ou bien il est par lui-même.

Or, l'âme humaine ne passe pas de la puissance à l'acte, dans sa première origine ; elle arrive bien à l'existence par un passage instantané de la puissance à l'acte, nous l'avons dit (n^o 15) ; mais il s'agit maintenant d'expliquer l'origine même de cette puissance, l'origine *de l'essence* de l'âme. Or, l'essence de l'âme n'était *pas* en puissance dans des éléments : *ni* dans des éléments matériels, car elle est simple, immatérielle, spirituelle ; *ni* dans des éléments immatériels, comme les âmes spirituelles des parents, car ces éléments sont simples, indivisibles. Donc l'âme humaine ne passe pas de la puissance à l'acte dans sa première origine.

Reste qu'elle soit par elle-même, ou bien qu'elle soit par autrui en passant du néant à l'être.

Or, elle n'est pas par elle-même (a se) : certainement pas d'abord au sens d'une aséité positive, notion contraire au principe de causalité, nous l'avons dit (n° 16) ; certainement pas non plus au sens de l'aséité négative ; car, si l'âme humaine avait l'être par elle-même, sans le recevoir de personne, elle ne pourrait pas ne pas être, elle serait l'Etre nécessaire, elle serait l'Etre universellement et infiniment parfait. Nous l'avons vu (n° 13 b) quand il s'agissait de l'existence ; la démonstration serait exactement la même : il suffit de remplacer le mot existence par le mot être.

Or, l'âme humaine est imparfaite.

Donc, elle n'a pas l'être par elle-même. — Elle l'a par autrui, et en passant du néant à l'être : c'est la seule hypothèse qui reste. Elle arrive à l'être, à partir du néant, par un fait de causalité (1). Elle est créée.

2° Il en est de même pour tous les êtres matériels quels qu'ils soient : matière première des scolastiques, corps, êtres vivants, et hommes mêmes. Tous ces êtres hiérarchisés, et par suite tous les degrés d'être, arrivent à l'être à partir du néant par un fait de causalité, sont créés.

Les hommes, les êtres vivants, les corps composés de plusieurs éléments, même les corps qui ne sont constitués que d'un seul élément supposé dernier : électron, élément d'éther (?)... arrivent à cet être achevé qu'on appelle l'existence (à un moment ou à l'autre), en passant de la puissance à l'acte, sous l'action d'un moteur ; nous avons vu cela à la première et à la deuxième voie. Mais tous ces corps-là, et même la matière première des scolastiques,... tous les êtres matériels absolument arrivent d'abord à l'être imparfait, sortent premièrement du néant par un fait de causalité.

Il suffit de le prouver pour un élément matériel quelconque, dernier ou non, et pour la matière première qu'il contient : nous l'aurons prouvé par là même pour tous les êtres matériels.

1. Peu importe, du reste, pour le problème de l'existence de Dieu, le moment où elle y arrive.

Reprenons le même raisonnement que pour les âmes : il ne se présente que trois hypothèses : ou bien cet élément corporel à l'être par lui-même, ou bien il l'a par autrui : passant de la puissance à l'acte, ou passant du néant à l'être.

Or, il ne l'a pas par lui-même ; car, ce qui a l'être par soi est nécessaire universellement et *infiniment parfait*, nous l'avons prouvé (1) ; or, cet élément corporel est *très imparfait, en puissance*, par sa matière, de se transformer et de constituer divers corps ; donc il n'est pas par lui-même. Il a donc l'être par autrui, il arrive à l'être par un fait de causalité.

Mais, de deux choses l'une : ou bien l'élément considéré est dernier, ou bien il ne l'est pas.

Supposons qu'il soit dernier. Il est facile alors de montrer qu'il arrive à l'être à *partir du néant* : en effet, on ne peut recevoir, pour les *derniers* éléments des corps, d'autre façon de *recevoir l'être* qu'à partir du néant (*ex nihilo*), donc par création (2). La *matière première* des scolastiques est un élément *dernier* des corps ; elle est donc elle aussi *créée ex nihilo* : selon la doctrine de saint Thomas, la matière première et la forme substantielle sont *concrées*, créées ensemble, parce que la matière première ne peut exister seule, et que tout effet, tout résultat d'une action, est un être existant en acte, comme la cause, qui le produit et à laquelle il ressemble (3). La création de la matière première n'a donc que priorité logique, non pas chronologique, sur les actions qui l'accompagnent et qui constituent la substance élémentaire dans l'existence : création de la forme substantielle et production des accidents absolus (4).

Si l'élément considéré n'est pas dernier, quand même on prétendrait qu'il est divisible à l'infini, que son être se compose d'une multitude innombrable, infinie, de corpuscules (?), puisqu'il reçoit *d'autrui* l'être, il faut que ce nombre fini ou cette multitude infinie de corpuscules le reçoive et qu'ils le reçoivent tous à *partir*.

1. Cf. n° 13 b.

2. Dans le temps ou *ab aeterno*.

3. Cf. S. Th., q. 44, a. 2, ad 3um.

4. Cf. S. Th., q. 45, a. 4, ad 2um et ad 3um.

du néant : car allonger même à l'infini la série des causes constitutives n'est pas donner une cause efficiente, ni indiquer comment la cause efficiente agit. Il faut dire qu'elle crée la matière première, qui est principe dernier, en tous ces corpuscules, et qu'elle concrète toutes les formes substantielles en nombre fini ou multitude innombrable et infinie.

Voilà donc notre point de départ solidement établi : l'arrivée à l'être est un effet absolument universel : tous les êtres de ce monde; qu'ils soient faits de matière ou d'esprit, arrivent à l'être réel à partir de l'être simplement possible, à partir du néant, par un fait de causalité; tous sont créés.

c) Appliquons donc le principe de causalité à tous les degrés d'être réels ou possibles : matière première, causes, êtres vivants, êtres intelligents. Tous arrivent à l'être, c'est-à-dire subissent un certain mouvement (1), reçoivent une perfection, à partir du néant. Appliquons leur le principe de causalité sous sa troisième forme : « tout ce qui acquiert une perfection est perfectionné par autre chose que soi, qui possède au moins virtuellement cette perfection (n. 10). »

d) Tous les degrés d'être qui sont dans le monde exigent donc une cause, qui soit capable de créer même l'être intelligent, l'homme, l'esprit humain.

Mais il faut dire plus ; il faut dire qu'ils exigent une cause universellement et infiniment parfaite ; car, si elle était encore imparfaite cette cause, fût-elle esprit pur, elle ne serait qu'un degré d'être de plus, qui n'aurait pas son être par lui-même, mais qui serait créé (n.18 b 1^o). — Il faudrait appliquer de nouveau, à tous ces degrés d'être, le principe du perfectionnement, et s'élever à une cause virtuellement plus parfaite... Mais le raisonnement ne peut pas se renouveler indéfiniment ; nous remontons une série de causes propres qui est certainement finie ; car, il faut absolument une cause, d'après le principe du perfectionnement, et une cause qui explique suffisamment tout les degrés d'être. Seule, une

1. Mouvement au sens large : non pas passage de la puissance à l'acte, mais passage du possible à l'acte ici à la limite (cf. S. Th., q. 45, a. 2, ad. 2^{um} et ad. 3^{um}).

cause universellement et infiniment parfaite, seul l'Être infiniment parfait, cause de tous les autres êtres, les explique suffisamment. Il est donc absolument exigé par le principe du perfectionnement (1). Il existe : Dieu existe.

LA CRÉATION EST IMMÉDIATE

Du reste, il est impossible d'admettre, d'après saint Augustin, saint Thomas, qu'une créature puisse créer, puisse servir d'instrument à Dieu pour créer. Et voici la raison principale qu'en donne saint Thomas : le propre de l'instrument, dit-il, est d'avoir une certaine convenance avec l'effet (par exemple, la hache a une certaine convenance avec le banc), convenance qui lui permet de produire, sous l'action de la cause principale, toutes les dispositions intermédiaires entre la matière initiale et l'effet terminé (2). Mais, dans la création, c'est à partir du néant que Dieu agit, et il n'y a pas d'intermédiaires entre le néant et l'être, comme il y en a entre le bois et le banc ; il n'y a pas une matière et une puissance passive qui restent et se disposent peu à peu sous des changements successifs. Il n'y a donc pas de place, dans la création, pour la causalité instrumentale de la créature. Dieu crée immédiatement.

LA CRÉATION SE CONTINUE PAR LA CONSERVATION POSITIVE DES ÊTRES

Dieu, créant tous les êtres de l'univers, leur donne *en même temps* l'existence, en donnant à l'essence créée de produire, de ses puissances internes, par résultante

1. Cette démonstration n'est que le développement et l'interprétation exacte, croyons-nous, de la 4^e voie de saint Thomas (S. Th., q. 2, a. 3). Le Docteur angélique donne une autre démonstration (q. 45, a. 5, ad 3^{um}) : seule, une cause *infinie* peut *créer*, parce que les causes de ce monde, finies, ne produisent jamais d'effet qu'en agissant sur un sujet, sur une puissance préexistante, et « plus la puissance passive, prérequis à leur action, est pauvre, plus la puissance active doit être riche... ; à la limite, lorsque la puissance passive n'est plus qu'une simple possibilité... la puissance active doit être *infinie*... elle ne peut appartenir qu'à un Être infiniment parfait. » (Garrigou-Lagrange, *Dieu*, pp. 384-385, 3^e éd.) — cf. pour la 4^a via, Cⁱ Billot, *De Deo uno et trino*.

2. Cf. S. Th., 1^{er} p., q. 45, a. 5-c.

naturelle, certains accidents absolus. Cette existence, si la conserve, nous l'avons vu aussi (n° 15), en continuant son concours à l'essence créée, de sorte qu'elle continue de produire ses accidents. Cette conservation des existences est une conservation positive.

Mais, l'être même des diverses essences créés a-t-il besoin lui aussi d'être conservé positivement par Dieu, ou bien *persévère-t-il* de lui-même une fois créé ? — Il a besoin lui aussi d'une conservation positive, qui est comme une *création continuée* ; car, d'une part, la causalité divine, universellement parfaite et totale, *exige* que Dieu donne à sa créature le « *perseverans esse* », la durée de l'être, aussi bien que l'arrivée à l'être, que le « *primum esse* » ; et d'autre part l'être, créé à partir du néant, d'un pur possible, qui peut avoir du reste toutes sortes de puissances, et les plus magnifiques, à actualiser *dans l'instant même* de sa création, n'est pas en puissance réelle de persévérer dans l'être l'instant suivant si court soit-il ; il reste un néant, un pur possible relativement à l'instant suivant, et il doit y recevoir tout son être ex nihilo, comme à son premier instant. La conservation de l'être est donc comme une création continuée (1). Ainsi l'ont comprise saint Thomas et Scot et Descartes... d'accord avec toute la tradition chrétienne, que résumait saint Bonaventure au temps de saint Thomas.

CE QUE DIT LA RAISON DE LA CRÉATION AB AETERNO

Où saint Thomas s'est séparé de la tradition et de saint Bonaventure, c'est uniquement sur le point de savoir si la raison seule peut établir que le monde a été créé dans le temps, si elle peut montrer que la création ab aeterno est impossible. — Saint Thomas n'a pas admis que la raison seule pût faire cette démonstration ; il explicite la doctrine antérieure : reconnaissant

1. On comprend mieux maintenant la conservation *dans l'existence* : elle ne fait que s'ajouter à la conservation *dans l'être*, pour donner à l'essence « *continuellement créée* » de produire continuellement ses accidents absolus.

d'abord avec elle que tout être créé reçoit l'être à partir du néant « *esse ex nihilo* », à chaque instant, par conservation positive ; il envisage en outre et la *création dans le temps* qui donne « *esse post nihilum* », et qui suppose donc un commencement de l'être, et la *création continuée ab aeterno*, qui donne depuis toujours « *esse post esse* », et qui suppose l'absence de tout commencement ; et il ne voit pas en quoi cette seconde notion serait impossible, contradictoire. Aussi, se garde-t-il bien, — et nous nous sommes bien gardés à sa suite — de faire intervenir le temps et les commencements dans la quatrième voie. Peu importe à la démonstration de l'existence de Dieu que les êtres du monde aient été créés dans le temps ou *ab aeterno*. Le tout est d'établir qu'ils sont tous créés. Nous croyons l'avoir fait.

CERTITUDE DE LA QUATRIÈME VOIE

19. A quelle certitude conduit cette quatrième voie ? — Elle est capable en *elle-même* de conduire à une *certitude métaphysique* absolue. Son point de départ est inattaquable : il est fondé sur une distinction, que saint Thomas faisait déjà nettement (1), dans la réalité sinon dans les termes, entre l'arrivée à l'être et l'arrivée à l'existence (2). Les deux notions d'être et d'existence sont à ce point distinctes que l'une est transcendantale et que l'autre ne l'est pas : si tout être a l'être et une essence, il n'a pas forcément l'existence, qui dit perfection de l'être.

La preuve est fondée aussi sur cette vérité que, ni les êtres matériels, ni les esprits finis ne peuvent *être* par soi (a se), ne peuvent être incausés (3) ; ils sont donc

1. Cf. en particulier 1^{re} p., q. 44, a. 2^c.

2. Mais saint Thomas n'avait qu'un seul mot « *esse* » pour désigner les deux notions. Aussi n'est-il pas toujours aussi clair et explicite qu'on le désirerait, en particulier quand il parle de la conservation des êtres, « *conservatio in esse* » ; s'agit-il de la conservation dans l'existence ou de la conservation dans l'être ? — On ne le voit pas toujours très bien, cf. q. 104, a. 2, en particulier.

3. Cf. n. 18 b 1^{re} et 2^o avec le renvoi au n. 13 b.

ab alio, c'est-à-dire *causés*. Or, cette vérité est absolument certaine.

L'application du principe du perfectionnement (n. 18 c) au cas limite de la création ne peut faire de difficulté. Comment les principes sur la causalité, le mouvement, le perfectionnement, deviendraient-ils brusquement faux à la limite ? Du reste, toute création passive exige un Créateur actif ; rien n'est plus évident.

Le dernier stade de la preuve (n. 18d) est aussi de nature à donner une certitude métaphysique. Le regressus in infinitum est impossible, puisqu'il s'agit d'une série de causes propres subordonnées les unes aux autres. C'est donc bien à la certitude métaphysique que conduit la quatrième voie.

RÉSUMÉ DE CE QUI PRÉCÈDE

Elle y conduit par un processus différent de celui de la première voie. Son point de départ, l'arrivée à l'être ou la création, n'est pas sensible comme le mouvement ; mais une fois le fait établi par le raisonnement, on s'élève directement à l'Etre universellement et infiniment parfait. — On montre d'abord qu'aucun être imparfait ne peut être par lui-même, parce que ce qui est par soi est infiniment parfait ; il est à remarquer que la première voie exige une démonstration *semblable*, mais à la fin non au début de son processus : on y démontre que *l'être qui existe* par lui-même est infiniment parfait. — Malgré l'analogie, les deux voies sont bien distinctes ; nous sommes donc arrivés par deux preuves bien distinctes à reconnaître l'existence de Dieu, *explicitement* comme *Etre infiniment parfait* (1).

1. Remarquer que l'on pourrait exposer maintenant la 3^e voie autrement que nous ne l'avons fait, en l'appuyant sur la même base de départ que la 4^e voie (n. 18 b) et non plus sur la 2^e voie. Ce serait alors la preuve « par la contingence des divers êtres de l'Univers considérés dans leur être » et non plus dans leur *existence*. Le raisonnement ressemblerait beaucoup à celui du n° 17 et conduirait directement à *l'Etre nécessaire*.

Il a seul l'être et l'existence par Lui-même (a se) nécessairement ; Il donne totalement l'être à tous les autres par création *ex nihilo* (1), immédiate, et par mouvement instantané les fait arriver à l'existence dans le même instant. Il conserve son être, son existence par Lui-même nécessairement ; Il conserve l'être de ses créatures immédiatement, sans mouvement proprement dit, par conservation positive, création continuée ; Il conserve leur existence par le mouvement : pour beaucoup d'entre elles par l'intermédiaire d'autres créatures, mais sans autre intermédiaire que leur substance et par mouvement instantané pour les esprits et les éléments derniers des corps (2). Il agit, et fait agir ses créatures. Il ne serait pas *cause universellement et infiniment parfaite*, cause de tous les autres êtres : existants ou en puissance d'exister, substances ou accidents... s'il ne faisait pas tout cela.

RAPPORT DES « PREUVES PSYCHOLOGIQUES » AUX PRÉCÉDENTES

20. a) La quatrième preuve métaphysique, telle que nous l'avons exposée, *comprend*, on s'en rend compte, la preuve dite « par l'origine de l'âme », dont plusieurs auteurs font une « preuve psychologique » distincte. Elle n'est en réalité qu'une *partie* de la quatrième preuve.

b) De même, la première preuve telle que nous l'avons établie, avec toute l'universalité de sa base de départ, *comprendait* la « preuve par le mouvement *spirituel* », dont les mêmes auteurs font une autre « preuve psychologique » distincte. Elle n'est en vérité qu'un *cas particulier* de la 1^a via.

c) Ils énoncent d'autres « preuves psychologiques ». La preuve par l'origine des idées n'est qu'un cas parti-

1. Tout cela résulte *a priori* de la notion d'Être infiniment parfait, même la création *ex nihilo*, si on suppose la volonté de Dieu d'agir au dehors : car dès lors Il doit être Cause *universellement parfaite, totale*, donc créer *ex nihilo*. Tout cela aussi, nous l'avons prouvé *a posteriori*, en montrant (n° 18 b) que tous les êtres du monde, matériels ou spirituels, n'étaient pas par eux-mêmes, ni nécessairement, mais passaient du néant à l'être.

2. Cf. q. 104, a. 2, ad. 1^{um}.

culier encore de la preuve générale par le mouvement. Le passage de l'intelligence de la puissance réceptive des idées à l'acte par lequel elle les reçoit en fait, est un mouvement. Ce mouvement ne s'explique que par le moteur immobile : c'est lui qui meut d'abord l'intelligence agissante, puissance active, qui ne peut en effet passer à son acte d'illumination de l'image, du phantasma, que par l'impulsion de la substance de l'âme et du moteur immobile. C'est encore lui qui fait réagir selon sa nature ce phantasma illuminé, pour qu'il imprime l'idée dans l'intelligence passive...

d) La « preuve par les vérités nécessaires » mérite plus d'attention. Elle n'est en réalité qu'une *conséquence* des quatre premières preuves métaphysiques, non une *preuve* proprement dite ; cependant elle peut servir à *confirmer* ce qui précède.

Les vérités nécessaires, ce sont tous les jugements analytiques, à commencer par les premiers principes : « tout ce qui est, est »... « le tout est plus grand que sa partie »... « tout effet actuel exige sa cause efficiente propre » (n. 8) ; mais aussi : « tout animal est un vivant sentible, »... « tout homme est un animal raisonnable »... Nous affirmons tous ces jugements comme *nécessairement* vrais : nul homme n'a jamais existé, n'existera jamais, qui n'ait été, qui ne soit animal raisonnable ; il ne serait pas homme sans cela. C'est pour nous *l'évidence*.

Mais comment *expliquer de façon suffisante* ces jugements *universels* et leur *nécessité* ? — On conçoit bien, dès que nous avons acquis *l'idée* d'homme, animal raisonnable, par l'action d'un objet, *homme réel*, sur notre intelligence, que nous jugions : « cet homme est animal raisonnable », notre intelligence étant nécessitée par la lumière de l'évidence, par la conformité évidente entre l'objet, qu'elle atteint à travers les sens, et la représentation intellectuelle qu'elle en a (1). Mais, comment comprendre que nous affirmions : « *tout* homme

1. Notre intelligence se rendant compte du reste de la *valeur* de son opération, parce que, dans cette opération même, elle saisit son *aptitude naturelle* à se conformer à l'objet.

Il a seul l'être et l'existence par Lui-même (à se) nécessairement ; Il donne totalement l'être à tous les autres par création *ex nihilo* (1), immédiate, et par mouvement instantané les fait arriver à l'existence dans le même instant. Il conserve son être, son existence par Lui-même nécessairement ; Il conserve l'être de ses créatures immédiatement, sans mouvement proprement dit, par conservation positive, création continuée ; Il conserve leur existence par le mouvement : pour beaucoup d'entre elles par l'intermédiaire d'autres créatures, mais sans autre intermédiaire que leur substance et par mouvement instantané pour les esprits et les éléments derniers des corps (2). Il agit, et fait agir ses créatures. Il ne serait pas *cause universellement et infiniment parfaite*, cause de tous les autres êtres : existants ou en puissance d'exister, substances ou accidents... s'il ne faisait pas tout cela.

RAPPORT DES « PREUVES PSYCHOLOGIQUES » AUX PRÉCÉDENTES

20. a) La quatrième preuve métaphysique, telle que nous l'avons exposée, *comprend*, on s'en rend compte, la preuve dite « par l'origine de l'âme », dont plusieurs auteurs font une « preuve psychologique » distincte. Elle n'est en réalité qu'une *partie* de la quatrième preuve.

b) De même, la première preuve telle que nous l'avons établie, avec toute l'universalité de sa base de départ, *comprendait* la « preuve par le mouvement *spirituel* », dont les mêmes auteurs font une autre « preuve psychologique » distincte. Elle n'est en vérité qu'un *cas particulier* de la 1^a via.

c) Ils énoncent d'autres « preuves psychologiques ». La preuve par l'origine des idées n'est qu'un cas parti-

1. Tout cela résulte *a priori* de la notion d'Être infiniment parfait, même la création *ex nihilo*, si on suppose la volonté de Dieu d'agir au dehors : car dès lors Il doit être Cause *universellement parfaite, totale*, donc créer *ex nihilo*. Tout cela aussi, nous l'avons prouvé *a posteriori*, en montrant (n° 18 b) que tous les êtres du monde, matériels ou spirituels, n'étaient pas par eux-mêmes, ni nécessairement, mais passaient du néant à l'être.

2. Cf. q. 104, a. 2, ad. 1^{um}.

culier encore de la preuve générale par le mouvement. Le passage de l'intelligence de la puissance réceptive des idées à l'acte par lequel elle les reçoit en fait, est un mouvement. Ce mouvement ne s'explique que par le moteur immobile : c'est lui qui meut d'abord l'intelligence agissante, puissance active, qui ne peut en effet passer à son acte d'illumination de l'image, du phantasma, que par l'impulsion de la substance de l'âme et du moteur immobile. C'est encore lui qui fait réagir selon sa nature ce phantasma illuminé, pour qu'il imprime l'idée dans l'intelligence passive...

d) La « preuve par les vérités nécessaires » mérite plus d'attention. Elle n'est en réalité qu'une *conséquence* des quatre premières preuves métaphysiques, non une *preuve* proprement dite ; cependant elle peut servir à *confirmer* ce qui précède.

Les vérités nécessaires, ce sont tous les jugements analytiques, à commencer par les premiers principes : « tout ce qui est, est »... « le tout est plus grand que sa partie »... « tout effet actuel exige sa cause efficiente propre » (n. 8) ; mais aussi : « tout animal est un vivant sensible,... » « tout homme est un animal raisonnable »... Nous affirmons tous ces jugements comme *nécessairement* vrais : nul homme n'a jamais existé, n'existera jamais, qui n'ait été, qui ne soit animal raisonnable ; il ne serait pas homme sans cela. C'est pour nous *l'évidence*.

Mais comment *expliquer de façon suffisante* ces jugements *universels* et leur *nécessité* ? — On conçoit bien, dès que nous avons acquis *l'idée* d'homme, animal raisonnable, par l'action d'un objet, *homme réel*, sur notre intelligence, que nous jugions : « cet homme est animal raisonnable », notre intelligence étant nécessitée par la lumière de l'évidence, par la conformité évidente entre l'objet, qu'elle atteint à travers les sens, et la représentation intellectuelle qu'elle en a (1). Mais, comment comprendre que nous affirmions : « *tout* homme

1. Notre intelligence se rendant compte du reste de la *valeur* de son opération, parce que, dans cette opération même, elle saisit son *aptitude naturelle* à se conformer à l'objet.

est *nécessairement* animal raisonnable?» Plus simplement, comment comprendre que nous affirmions : « *tout* ce qui est, *nécessairement* est »? Le reste suivra ; car, si nous comprenons le pourquoi de ce jugement, nous comprendrons aussi le pourquoi de ces autres jugements : « *tout* ce qui est homme, *nécessairement* est homme ; »... « *tout* ce qui est effet, *nécessairement* est effet, c'est-à-dire à une cause efficiente, propre »... etc...

Saint Thomas explique notre affirmation du principe d'identité : « *tout* ce qui est, est », par une *habitude naturelle*, c'est-à-dire par une disposition de notre intelligence, qu'elle possède en elle-même avant tout exercice. Dès que nous acquérons l'idée d'être, l'idée de tout et l'idée de partie,... dit-il en substance (1), aussitôt nous jugeons non seulement : « *cet* être, est » ;... mais encore : « *tout* ce qui est, est », « le tout est *nécessairement* plus grand que sa partie » ;... et cela nous l'affirmons à cause d'une *habitude naturelle* : nous affirmions, par une disposition naturelle de notre intelligence, que notre idée d'être vaut pour tous les êtres possibles ; puis,... que notre idée d'effet, pourvu qu'elle soit vraie, conforme à la réalité, vaut pour tous les effets possibles,... que notre idée d'homme vaut pour tous les hommes possibles... Quand nous avons saisi, vraiment saisi une chose, aussitôt nous universalisons.

N'en résultera-t-il pas que ces certitudes, ces vérités universelles et nécessaires, seront, comme le dit Kant, purement *subjectives* ? — Point du tout, car 1° dans l'appréhension *directe* de l'idée d'être et dans la comparaison *réflexe* que nous instituons entre notre idée et les différents êtres, nous percevons dans son *acte* même la *puissance* qu'a l'intelligence d'acquérir une idée *objective* de l'être, nous saisissons notre *aptitude naturelle* à nous conformer intellectuellement à l'être : à tous les êtres existants et même *possibles* ; parce que notre idée d'être nous apparaît avec *évidence* comme participée par les êtres existants et comme indéfiniment participable par tous les êtres possibles. De même, pour

1. S. Th., 1a 2æ, q. 51, a. 1.

toutes nos autres idées réflexes de cause, d'effet,... d'homme... etc...

2^e Cette preuve de *l'objectivité* de nos jugements universels et nécessaires suffirait. Mais, de plus — et ici nous aurons *l'explication profonde et suffisante* des jugements universels et nécessaires, en même temps qu'une seconde preuve de leur certitude *objective* — notre âme intellectuelle arrive à l'être du néant (4^e preuve), créée par Dieu qui lui fait produire au moment même de sa création ses facultés (1^{re} et 2^e preuve), en particulier son intelligence, non seulement avec ses idées en puissance (1), mais encore avec ses habitudes *naturelles*, au moins une : celle du principe d'identité ; c'est Dieu aussi qui donne l'être et l'existence à tous les *objets* ; c'est Dieu encore (2^e preuve) qui conserve tous les *objets* et l'homme avec ses *facultés* dans l'existence ; c'est Dieu Moteur immobile qui fait agir l'intelligence sur le phantasma venant de l'objet, réagir le phantasma de manière que nous acquérions une idée universelle, représentation fidèle de l'objet ; c'est Dieu enfin qui par *l'habitude naturelle* nous fait affirmer les jugements universels et nécessaires : « *tout ce qui est, nécessairement est* », « *tout effet actuel exige nécessairement sa cause efficiente propre* », ... « *tout homme est nécessairement animal raisonnable.* » C'est Dieu qui fait tout cela, Dieu l'Être infiniment parfait. C'est Dieu qui nous donne de *connaître* les êtres réels et *possibles*, et de les connaître *objectivement*, à moins de dire que l'Être parfait agit imparfaitement !

Dieu a vraiment créé l'homme à son image, avec une intelligence capable de connaître *la vérité objective* : les créatures sont *possibles*, idéalement *connues par Dieu, avant d'exister réellement* ; d'après ses idées, ses *archétypes* divins, éternels, *immuables*, elles sont créées, elles existent ; l'intelligence humaine les connaît alors par des *idées universelles* : elle *connaît les choses éternellement possibles un peu comme Dieu les connaît*. Et l'on voit que Dieu n'est pas seulement Cause de

1. Car l'intelligence a *réellement* en puissance ses idées d'être, de cause, d'effet... d'homme,... elle est en puissance pour des idées bien déterminées (*in potentia ad*).

est *nécessairement* animal raisonnable ? » Plus simplement, comment comprendre que nous affirmions : « *tout* ce qui est, *nécessairement* est » ? Le reste suivra ; car, si nous comprenons le pourquoi de ce jugement, nous comprendrons aussi le pourquoi de ces autres jugements : « *tout* ce qui est homme, *nécessairement* est homme ; »... « *tout* ce qui est effet, *nécessairement* est effet, c'est-à-dire à une cause efficiente, propre »... etc...

Saint Thomas explique notre affirmation du principe d'identité : « *tout* ce qui est, est », par une *habitude naturelle*, c'est-à-dire par une disposition de notre intelligence, qu'elle possède en elle-même avant tout exercice. Dès que nous acquérons l'idée d'être, l'idée de tout et l'idée de partie,... dit-il en substance (1), aussitôt nous jugeons non seulement : « *cet* être, est » ;... mais encore : « *tout* ce qui est, est », « le tout est *nécessairement* plus grand que sa partie » ;... et cela nous l'affirmons à cause d'une habitude naturelle : nous affirmons, par une disposition naturelle de notre intelligence, que notre idée d'être vaut pour tous les êtres possibles ; puis,... que notre idée d'effet, pourvu qu'elle soit vraie, conforme à la réalité, vaut pour tous les effets possibles,... que notre idée d'homme vaut pour tous les hommes possibles... Quand nous avons saisi, vraiment saisi une chose, aussitôt nous universalisons.

N'en résultera-t-il pas que ces certitudes, ces vérités universelles et nécessaires, seront, comme le dit Kant, purement *subjectives* ? — Point du tout, car 1° dans l'appréhension *directe* de l'idée d'être et dans la comparaison *réflexe* que nous instituons entre notre idée et les différents êtres, nous percevons dans son *acte* même la *puissance* qu'a l'intelligence d'acquérir une idée *objective* de l'être, nous saisissons notre *aptitude naturelle* à nous conformer intellectuellement à l'être : à tous les êtres existants et même possibles ; parce que notre idée d'être nous apparaît avec *évidence* comme participée par les êtres existants et comme indéfiniment participable par tous les êtres possibles. De même, pour

1. S. Th., 1a 2æ, q. 51, a. 1.

toutes nos autres idées réflexes de cause, d'effet,... d'homme... etc...

2^o Cette preuve de *l'objectivité* de nos jugements universels et nécessaires suffirait. Mais, de plus — et ici nous aurons *l'explication profonde et suffisante* des jugements *universels et nécessaires*, en même temps qu'une seconde preuve de leur certitude *objective* — notre âme intellectuelle arrive à l'être du néant (4^e preuve), créée par Dieu qui lui fait produire au moment même de sa création ses facultés (1^{re} et 2^e preuve), en particulier son intelligence, non seulement avec ses idées en puissance (1), mais encore avec ses habitudes *naturelles*, au moins une : celle du principe d'identité ; c'est Dieu aussi qui donne l'être et l'existence à tous les *objets* ; c'est Dieu encore (2^e preuve) qui conserve tous les *objets* et l'homme avec ses *facultés* dans l'existence ; c'est Dieu Moteur immobile qui fait agir l'intelligence sur le phantasma venant de l'objet, réagir le phantasma de manière que nous acquérions une idée universelle, représentation fidèle de l'objet ; c'est Dieu enfin qui par *l'habitude naturelle* nous fait affirmer les jugements universels et nécessaires : « *tout ce qui est, nécessairement est* », « *tout effet actuel exige nécessairement sa cause efficiente propre* », ... « *tout homme est nécessairement animal raisonnable.* » C'est Dieu qui fait tout cela, Dieu l'Etre infiniment parfait. C'est Dieu qui nous donne de *connaître* les êtres réels et *possibles*, et de les connaître *objectivement*, à moins de dire que l'Etre parfait agit imparfaitement !

Dieu a vraiment créé l'homme à son image, avec une intelligence capable de connaître *la vérité objective* : les créatures sont *possibles*, idéalement *connues par Dieu, avant d'exister réellement* ; d'après ses idées, ses *archétypes* divins, éternels, *immuables*, elles sont créées, elles existent ; l'intelligence humaine les connaît alors par des *idées universelles* : elle *connaît les choses éternellement possibles un peu comme Dieu les connaît*. Et l'on voit que Dieu n'est pas seulement Cause de

1. Car l'intelligence a *réellement* en puissance ses idées d'être, de cause, d'effet... d'homme,... elle est en puissance pour des idées bien déterminées (*in potentia ad*).

tous les autres êtres en acte ou en puissance, Il est encore la Cause des *possibles* en nous. Il est la Cause universellement et infiniment parfaite !

La « preuve par les vérités nécessaires » apparaît donc bien comme une *simple conséquence*, mais aussi comme une *confirmation* des quatre premières preuves métaphysiques.

e) On présente encore une autre « preuve psychologique » : celle « par le désir de l'Infini, du Bien universellement et infiniment parfait ». — Celle-ci encore doit-être ramenée aux quatre premières preuves de saint Thomas (1).

En effet, c'est par les degrés d'être, nous l'avons vu (n° 4), qu'on arrive à l'idée de Dieu, l'Etre universellement et infiniment parfait. Le *désir* de son existence, le *désir de le connaître et de l'aimer* en découlent dans les âmes bien disposées (nos 5 et 6). Mais, si l'on ne veut pas passer immédiatement et indûment de l'idée et du désir à l'affirmation de l'existence, comme l'a fait saint Anselme, suivi par Descartes et Leibnitz, dans son argument *a simultaneo*, il faut démontrer *a posteriori*, par le principe de causalité, que Dieu existe : Dieu qui peut seul expliquer et les degrés d'être (4a via), qui nous ont permis de nous élever à l'idée de Dieu, et *nos connaissances et nos désirs*. C'est ce que nous avons fait en somme dans tout ce qui précède.

1. Présentée de façon indépendante, elle pourrait donner une probabilité, mais non la certitude.

Cinquième voie : PREUVE SYNTHÉTIQUE MÉTAPHYSIQUE
PAR L'ORDRE UNIVERSEL PHYSIQUE ET MORAL

21. Les « preuves psychologiques » par leurs points de départ, nous ont permis de mettre en lumière deux éléments de *l'ordre universel* : *l'ordre de la connaissance humaine, objective* en particulier dans les idées universelles, soit directes, soit réflexes, ordre que nous constatons avec évidence, que nous vérifions par une expérience constante (1), et *l'ordre des volontés* humaines que nous avons déjà signalé en exposant la preuve vulgaire par l'ordre universel (n° 11) : notre volonté est portée par une inclination naturelle, nécessaire, à chercher toujours, par tous ses actes libres, le bien universellement parfait qui serait capable de faire notre parfait bonheur ; et l'homme qui est arrivé à la *simple idée* de Dieu, Bien universellement et infiniment parfait, *se demande si* le bien parfait, vers lequel il est naturellement orienté, ne serait pas Dieu, réellement vivant ; et *déjà* il se sent absolument *obligé* de rechercher si Dieu existe, ce qui suffit à constituer un premier fondement pour *l'ordre moral*.

Nous ne nous étonnerons pas du reste que les « preuves psychologiques » nous ramènent à l'ordre universel par leurs *points de départ*, puisque nous savons maintenant que ces « preuves psychologiques » ne constituent pas des preuves distinctes des quatre voies métaphysiques, et que ces quatre voies elles-mêmes *partent* des divers éléments de l'ordre universel ; la hiérarchie qui existe entre les êtres, les actions qu'ils produisent, et la conservation, le bien commun de l'univers, qui en résulte. Toutes quatre peuvent être considérées comme

1. Cet ordre ne trouve sa *dernière explication* et son dernier garant qu'en Dieu, nous l'avons vu ; mais maintenant nous ne considérons plus que *le fait même de l'ordre, de l'objectivité* de notre connaissance ; c'est un *fait évident*, malgré que Kant n'ait pas voulu tenir compte de cette évidence, pour lui substituer... combien de postulats ? ! (cf. n° 20 d, la première des deux preuves de l'objectivité de nos jugements universels et nécessaires).

des éléments de la cinquième voie, grande preuve par l'ordre universel, physique et moral : elle fait, en effet, la synthèse de toutes les autres. Après avoir fait l'analyse détaillée de chacun de ses éléments, il est temps de revenir à cette preuve.

Nous l'avons exposée déjà de la façon qui est accessible à tous les hommes, qui peut conduire l'homme du peuple et le savant à une certitude *morale* de l'existence de Dieu, Etre infiniment parfait, à une vraie certitude, *fondement solide de toute la vie morale*. Mais, nous avons remarqué aussi que, s'implément exposée de la sorte, elle ne pouvait pas conduire à la certitude *métaphysique*, absolue, de l'existence de Dieu, Ordonnateur, Intelligence et Bonté *infinies*, mais seulement à la certitude métaphysique d'un Ordonnateur très intelligent et très bon.

Maintenant nous étant rendu compte de façon explicite, métaphysique, de ce qu'exige chacun des éléments de l'ordre, nous pouvons aller plus loin et donner à la preuve toute sa valeur.

L'ordre universel exige du fait des *divers êtres hiérarchisés*, qui le constituent, un *Créateur universellement et infiniment parfait* (4a via). Du fait des *mouvements réglés* qui entraînent tous ces êtres dans des actions et réactions, d'où résultent la *conservation dans l'existence* et le bien de l'ensemble, du fait de l'orientation de l'intelligence et de la volonté humaines vers l'Etre et le Bien universellement et infiniment parfaits, orientation qui soumet l'homme à l'*obligation morale* fondamentale (1) de chercher à reconnaître l'existence de Dieu dès qu'il en a l'idée, l'ordre universel exige que le Créateur soit aussi *Moteur universel, Conservateur des existences* (1a et 2a viae), *Législateur universel* qui, s'aimant infiniment Lui-même, aime d'un amour de prédilection les êtres qui lui ressemblent le plus, les hommes, auxquels Il donne effectivement de subsister, de vivre, de Le

1. La loi morale s'affermir, s'étend dès qu'on est arrivé à la *certitude*, même *morale*, de l'existence de Dieu infiniment parfait. Alors en effet on voit qu'il faut absolument connaître, aimer, servir ce Dieu infini. Elle s'étend davantage à mesure qu'on se rend compte des divers devoirs que l'on a à l'égard de Dieu.

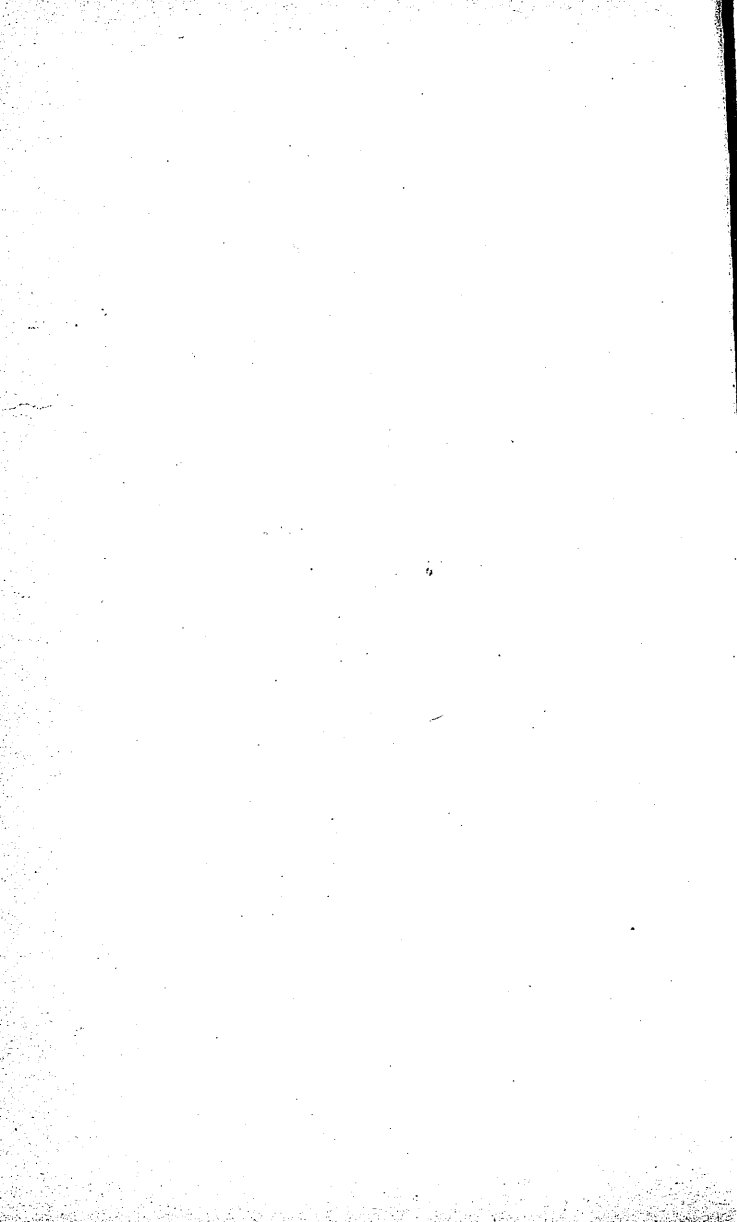
connaître et de L'aimer pour leur bonheur et pour sa Gloire.

Maintenant nous comprenons mieux, plus explicitement, quel ouvrier exige le grand ouvrage de l'univers.

CERTITUDE DE LA CINQUIÈME VOIE

Maintenant nous pouvons nous écrier avec une *certitude absolue métaphysique* : « Oui, il existe un *Etre universellement et infiniment parfait, Cause et Fin de tous les autres êtres. Oui en vérité Dieu existe !* »

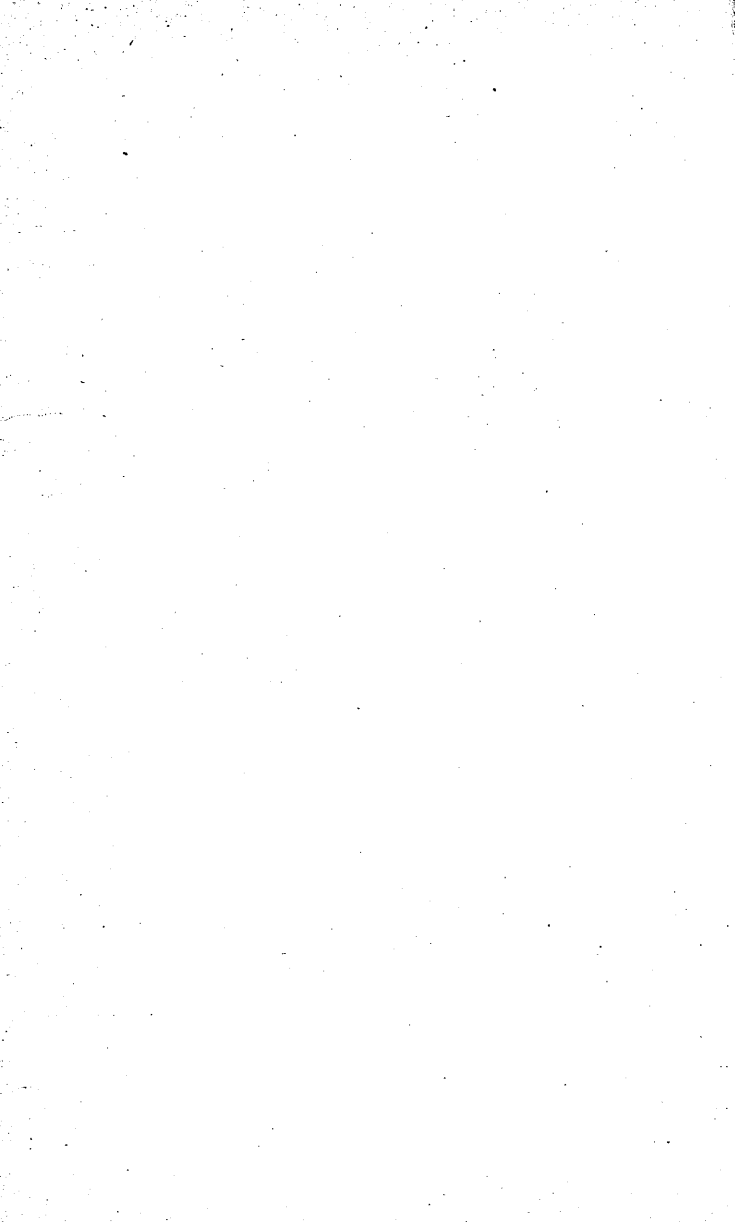




PRIÈRE

Dieu qui dans Votre Amour infini nous avez créés pour que nous Vous connaissions et Vous aimions, faites que Votre connaissance et Votre amour se répandent parmi tous les hommes. Donnez-leur les secours spéciaux dont notre époque a besoin. Faites que ce petit livre les aide à s'élever jusqu'à Vous. Aux chefs donnez la Sagesse ; aux maîtres donnez la lumière. Que les enfants apprennent à vous révéler ! Que les peuples vous honorent ! Dénouez les liens de tous ceux que retiennent l'amour du monde, l'amour d'eux-mêmes. Ne les laissez pas se détourner plus longtemps de Vous.





AVIGNON. — IMP. AUBANEL FILS AÎNÉ

BT

101

L8

973953

Lortal

La certitude sur l'Ex-
istence de Dieu

FEB 2 '32

FEB 2 '32

LIBRARY

J. Koch

125 Boulevard

Neuchâtel

JOHN L. K...

FEB 15 '32



48 431 307

BT

101

L8

FEB 2 '32

Lortal

La certitude sur l'Ex-

istence de Dieu

73953

M W Radu

128 Goodspeed

Jas H. H. H.

1124 Goodspeed

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 431 307

